



Le courrier

N° 4

Octobre 2008

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

Assemblée générale et compte -rendu	
Compte-rendu de l'AG du 22 06 08, Sean Wilder	4
Calendrier des activités des CCAF	6
Compte-rendu de la réunion préparatoire à la rencontre avec le CEPG, Sean Wilder et Guy Ciblac	7
Dispositif sur les pratiques : retour du cartel d'adresse	
Ceci n'est pas un texte, michèle Skierkowski	10
Au temps du cartel d'adresse 2008, Guy Ciblac	12
Réunion du cartel d'adresse, Serge Hajlblum	18
Cartel d'adresse, Claude Masclef	21
	**
Une journée à Osnabrück, Serge Hajlblum	24
	**
Pour un lieu d'hospitalité, Lucía Ibáñez Márquez	30
	**
Du « FLU-MU » dans les rencontres franciliennes, Claire Colombier	34
	**
Lectures	
Bibliothèque pour une île déserte, Isabelle Durand	36
Transfert de lectures, Delphine de Roux	37
I-AEP	
Compte-rendu de la coordination du 17 et 18 mai 2008, Bernard Delguste,	40
Avis de recherche	44
Annonces	45
Bloc-notes	48
Annuaire	49
Agenda	54

Assemblée générale

Compte-rendu de l'Assemblée Générale des CCAF 22 juin 2008

Sean Wilder

I. La réforme du dispositif sur les pratiques

Ce compte-rendu est forcément un abrégé, vu la densité des échanges et la complexité de l'objet sur lequel ils portaient, la proposition faite par Christian Oddoux d'une modification importante affectant les trois dispositifs de rencontre des CCAF, la passe, le dispositif sur la pratique (DP) et l'accueil. (Voir le dernier *Courrier*.) L'avis de beaucoup de membres est que la proposition de Christian d'une cartellisation supplémentaire, avec convergence des cartels vers un sommet (une assemblée générale ad hoc), est une réflexion très intéressante sur la façon de résoudre les problèmes de notre DP actuel et, surtout, d'en obtenir une *orientation des enseignements*, mais que, à cause de sa complexité, il est impossible à mettre en œuvre.

Guy Ciblac et Serge Vallon ont, chacun de leur côté, proposé des amendements. Trois items de Guy ont fait l'objet de votes.

Le premier point concerne le calendrier et a pour buts :

1) de répondre au souhait exprimé par Jacques Nassif que les six mois de « jachère » séparant le témoignage des cartels DP du rendu du cartel d'adresse (CA) ne soient pas du temps perdu, mais intégrés dans le cycle suivant,

2) d'établir un calendrier fixe permettant aux participants du DP de savoir à l'avance les étapes de la procédure et de leur accorder la priorité nécessaire aux rendez-vous,

3) de donner plus de temps aux cartels pour se réunir.

Le calendrier de Guy prévoit un cycle DP de deux ans au lieu d'un seul. Ses balises sont : tirage au sort des nouveaux cartels lors du retour de CA en juin (week-end de l'AG) ; une première écoute éventuelle des « obligés » (avec la fonction de rapporteur) des cartels du DP par le CA en mars suivant ; une écoute en mars, un an après la première écoute (facultative, « éventuelle ») ; retour du CA juin de la deuxième année (week-end de l'AG).

Nota : « l'obligé » d'un cartel DP serait désigné par tirage au sort parmi ses membres pour témoigner au CA. Cette fonction répond à l'exigence que Serge Hajlblum a exprimée avec le terme de « dessaisissement », dessaisissement par lequel un rapporteur (dans la passe) ou un obligé (DP) devient sujet, soumis au défaut, au lieu d'auteur.

Jacques Nassif dit que le fond du problème est la prolongation du « petit miracle » des CCAF, la création de cet espace de liberté et d'égalité dans le monde des associations d'analystes. Le DP est, selon lui, une nécessité pour affirmer et maintenir l'hétérogénéité entre la passe et le travail des cartels. Serge Vallon appelle à une réforme du DP qui résiste à entrer dans le *Gestalt* de la passe et argumente pour un CA composé vers la fin d'un cycle du DP, qu'il y ait ou non un coordonnant du DP. Christian pense que l'hétérogénéité passe-DP est assurée mais qu'un « croisement » est souhaitable pour les besoins de l'enseignement. Françoise Wilder rappelle l'apport d'André Rondepierre : dans l'interlocution, il y a un premier à parler et quelqu'un qui réplique. Les deux dispositifs sont nécessaires pour que les analystes *supportent* d'être ceux qui répliquent, au sens de donner suite, de soutenir la parole du premier et au sens de rendre supportable d'être à cette place. Elle souhaite qu'il y ait le DP *avec* la passe et l'accueil. L'essentiel : qu'il y ait de la rencontre, des lieux pour cela, pour construire, inventer des moments de rencontre. Eric Didier se dit troublé par la hâte de conclure qu'il a observée dans les jurys de passe, une carence dans le fonctionnement des jurys, des coordonnants et des rapporteurs. Claude Masclef observe, à propos de la critique émanant des membres des cartels DP qu'ils ne retrouvent pas leur témoignage dans le retour du CA, que l'on ne peut pas être à la fois dans un cartel DP et témoin de son travail. Il faut accepter que les cartels DP aient leurs secrets qu'ils ne transmettent pas au CA. Jacques N. prend le contre-pied en affirmant qu'un passant ou un membre d'un cartel DP doit entendre sa voix en retour. Lucía Ibáñez Marquez rappelle la question de la constitution du CA : en cours d'exercice ou à la fin ? Christian revient à la passe : il faut que le rapporteur parle au coordonnant, qu'il reparle ensuite avec le jury, puis de nouveau avec le coordonnant, avant que celui-ci parle au passant. Sinon, ce que dit le coordonnant au passant pourrait être reçu comme la réponse d'un seul, non celle de tous les engagés dans le dispositif. Serge H. voudrait que l'on invente une instance permettant aux coordonnants de rendre compte de leur expérience à l'AG. Serge V. remarque que, avec ou sans CA, le témoin ne sait pas à qui il s'adresse en défini-

tive. Dans tous les dispositifs, c'est la disjonction temporelle, non la structure du dispositif, qui produit la division subjective. Christian craint que, faute de travail au niveau des cartels de la passe [?], il n'y ait pénurie de volontaires pour participer aux jurys de passe.

Nous sommes ensuite passés aux votes.

1) Élection d'un CA avant, pendant ou après la formation des CP ? *Décidé* : au départ. (L'unanimité moins 8 contre et 9 abstentions)

2) Y aura-t-il une écoute des CP par le CA à mi-parcours ? Nouvelle discussion à l'issue de laquelle l'AG a *décidé* (à l'unanimité moins 2 contre et 9 abstentions) a) de laisser l'entière liberté au CA d'organiser son travail, avec la possibilité de solliciter (ou pas) des rencontres d'écoute avec les CP ; b) d'accorder en même temps aux CP la possibilité de solliciter une rencontre d'écoute avec le CA en passant par son correspondant au bureau. (Il s'agit de créer cette fonction de correspondant.)

3) Décharger les CP de l'étiquette « de pratique » et de l'astreinte à parler de pratique analytique ? Cette proposition d'Éric Didier avait été formulée pendant la réunion du bureau de la veille. L'argument d'Éric : les analystes sont tellement plus inventifs et intéressants quand ils parlent de leurs intérêts, dadas, goûts personnels... plutôt que de l'analyse. Se réunir sans l'obligation de parler pratique ouvre à la possibilité de se rencontrer sur des bases plus fondamentales. (Petite indiscretion du rédacteur : en réunion du bureau, Éric avait défendu sa proposition en affirmant que ce n'est pas tant la *technique* de l'analyste qui est opérante dans la rencontre analytique, mais sa *présence*, voire son *être*.) Lucía aussi pense que le signifiant « pratique » est aliénant et propose d'appeler les CP « cartels de rencontre ». Rires. *Décidé* (à l'unanimité ?) : l'adoption de l'ensemble du troisième point dans son ambiguïté. (Remarque du rédacteur : les trois mesures votées l'ont été dans une certaine allégresse témoignant — c'est mon interprétation — de la reconnaissance de la difficulté de soutenir le discours psychanalytique dans les conditions socio-politico-culturelles de notre époque, de la volonté d'affirmer une position radicale en rupture avec le discours scientifico-capitaliste régnant et d'un acquiescement [non sans frémissement d'angoisse pour l'avenir] aux risques que nous courrons en nous affirmant de la manière.)

II. Les nouveaux cartels du dispositif tirés au sort

Cartel d'adresse : F. Bieth, P. Eyguesier, C. Colombier, F. Gautret

C1 : C. Oddoux, C. Ladas, M. Barthélémi, E. Denécé, F. de Rivoyre

C2 : D. de Roux, Y. Selles-Lagorce, D. Lallier-Moreau, C. Hérial, M. Didierlaurent

C3 : J.-P. Holtzer, M.-F. Rigollet, D. Allier, J.-M. Darchy, J. Galien

C4 : M. Rheinbold, G. Ciblac, M. Aïmedieu, M. Delaplace, J. Nassif

C5 : D. Le Vaguerèse, C. Amestoy, G. Abecassis, B. Phésans, A. Jaeger

C6 : A. Beaulieu, S. Hajlblum, S. Vallon, M. Le Normand

III. Rencontres CCAF-Groupe d'Études Psychanalytiques de Grenoble (GEPG)

Une première rencontre de prise de contact est prévue pour le 6 sept. 2008, de 16 à 20 heures (lieu est à préciser) pour parler des thèmes dont nos deux associations parleront à la seconde rencontre, prévue à Paris le 28.

Notre collègue Isabelle Durand, représentant le GEPG, a réitéré les informations données dans le numéro 3, juin 2008, du Courrier (p. 63) en rajoutant les questions suivantes qui intéressent le GEPG : Pourquoi s'adresse-t-on à un(e) psychanalyste aujourd'hui ? Comment entendre la détresse sociale contemporaine ? Comment répondre en entretiens préliminaires à la demande d'explication du travail d'analyse ? Comment présenter l'analyse aux non-initiés ? Christian *interjette* que l'on entend dire par des gens qui ont choisi de parler à un(e) psychanalyste : « Pour moi, surtout pas une psychanalyste ! » et évoque la figure topologique de la bande de Möbius comme métaphore de la relation entre psychanalyse et psychothérapie : deux faces n'en faisant qu'une.

IV. Élection de deux membres du bureau

Michel Didierlaurent et Sean Wilder, en fin de mandat, deux postes sont à pourvoir. Sean ne renouvelle pas sa candidature. Michel postule à sa propre succession ; Serge Vallon et Geneviève Abecassis se déclarent et font leur profession de foi. Michel est réélu ; Serge revient au bureau après une longue absence Geneviève reçoit un nombre respectable de voix pour quelqu'un qui vient à peine de devenir membre des CCAF.

Guy Ciblac et Lucía Ibáñez Marquez, à mi-mandat, restent en place et assurent la transition.

Au moment de cette rédaction, le rédacteur n'est pas informé de la distribution des fonctions dans le nouveau bureau.

Proposition d'un Calendrier des activités des CCAF sur le temps d'un cycle du dispositif sur les pratiques.

2008

- 22 juin : Tirage au sort des cartels
- 6 septembre : à Montpellier : Réunion préparatoire de la rencontre avec les grenoblois
- 27 septembre : à Paris : Rencontre avec le groupe de Grenoble
- 28 septembre : à Paris Rencontre avec les étudiants

2009

- 17-18 janvier : A.G.
- 14-15 mars ou 21-22 mars : Journées des cartels
- 20-21 juin : A.G.
- 27/28 septembre : Journées des cartels

2010

- 16-17 janvier : A.G.
- 20-21 mars : Journées des cartels
- 19-20 juin : Retour du cartel d'adresse et A.G.

texte

**Compte rendu de la réunion préparatoire
à la rencontre C.C.A.F. / Groupement d'Études Psychanalytiques de
Grenoble :
Montpellier le 6. 9. 08**

Sean Wilder

Présents (sauf omission) : Geneviève Abécassis, Martine Aïmedieu-Lesbats, Guy Ciblac, Jean-Michel Darchy, Michel Didierlaurent, Isabelle Durand, Pierre Eyguesier, Jérôme Galien, Martine Lenormand, Albert Maître, Lucía Ibáñez Márquez, Martine Delapalace, Jacques Nassif, Christian Oddoux, Michèle Skierkowski, Serge Vallon, Sean Wilder.

Le nouveau bureau est constitué :

Serge Vallon, président ;
Michel Didierlaurent, trésorier ;
Guy Ciblac, coordonnant de la passe ;
Lucía Ibáñez Márquez, coordonnante du dispositif
Christian Oddoux, coordonnant de l'accueil.

Questions concernant le secrétariat.

La prise des notes pour les grandes réunions (journées de travail, colloques, séminaires) sera confiée à un des membres tiré au sort. Pierre Eyguesier suggère que la prise des notes soit faite par le « dernier arrivé », histoire de se familiariser avec le fonctionnement des C.C.A.F. Serge pense souhaitable de créer un « dispositif de secrétariat » pour chaque réunion (excepté bureau).

Les comptes-rendus des réunions pour *Le Courrier* doivent être adressés à Lucía Ibáñez Márquez qui les transmettra à Michèle Skierkowski.

Discussion

S. Vallon engage la discussion sur la rencontre C.C.A.F./G.E.P.G. en demandant ce que nous, aux C.C.A.F., attendons de rencontres avec d'autres associations et en observant que cette question est politique.

A. Maître, I. Durand et Lucía Ibáñez Márquez se relaient pour rappeler l'origine de la proposition de cette rencontre et les suggestions de thèmes faites jusqu'à présent. A. Maître et I. Durand esquissent l'histoire du G.E.P.G. comme groupe fondé en 1986 par des membres supportant mal le fonctionnement des grandes associations présentes à Grenoble après la dissolution de l'E.F.P., particulièrement de la S.P.P. et l'A.L.I. Aujourd'hui la plupart des 25-30 membres du G.E.P.G. appartiennent seulement à celui-ci. Le G.E.P.G. s'est structuré comme une sorte d'inter-associatif local et comprend des membres des

C.C.A.F., de l'E.C.F., de la S.P.F., d'Analyse Freudienne. Le G.E.P.G. a adhéré en 2002 à l'I.-A.E.P. et a organisé un colloque I.-A.E.P. dont l'objet était les dispositifs sur la pratique des associations membres.

Il est évoqué ensuite que les thèmes initialement proposés sont le passage à l'analyse (des entretiens préliminaires à l'analyse) et le passage à l'analyste (devenir praticien).

- S. Vallon rappelle que les C.C.A.F. sont demandeurs de cette rencontre et plus généralement d'échanges avec d'autres associations.

- S. Wilder : Notre attente ? De l'inattendu, du pas déjà connu.

- G. Abécassis demande pourquoi nos deux collègues, membres des C.C.A.F., ont voulu être également membres d'une autre association, en l'occurrence le G.E.P.G.

- A. Maître : Envie d'un dispositif sur la pratique fonctionnant en inter-associatif sur le plan local. S'y sont associés des membres de l'ex-Convention Analytique, de feu C.F.R.P. et des C.C.A.F.

- P. Eyguesier cite Bernanos : nous avons à « partager nos inquiétudes et nos pauvretés ».

- A. Maître : Les membres du G.E.P.G. sont en moyenne plus jeunes que ceux des C.C.A.F. Cette génération de praticiens est confrontée au souci d'une apparente raréfaction des demandes en analyse. Demandes « à l'analyste », lance-t-on. A.M. : Même pas — des plaintes sur le mode du : « Ça ne va pas ; j'ai besoin de parler », sans préciser à qui. La demande s'adresse à des analystes sans que les demandeurs aient une idée de ce qu'est l'analyse. C'est là que se pose la question du passage à l'analyse.

- S.V. : Comment tempérer l'aspect incestuel de l'analyse qui est un problème là où les associations fonctionnent en circuit fermé sur elles-mêmes, où le contrôle est une affaire interne favorisant l'abus de transfert. La dispersion géographique des C.C.A.F. aide en cela mais fragilise le travail des membres sur le plan local.

M. Skierkowski : Les rencontres entre associations pourraient peut-être favoriser une discussion sur le contrôle. Le contrôle, que des membres des C.C.A.F. pratiquent — c'est une forme de la pratique de l'analyse freudienne — n'est jamais abor-

dé comme tel dans le dispositif sur la pratique, pourquoi ?

S.V. : Parce que le choix d'un contrôleur est laissé au libre choix du praticien.

A.M. : On n'en parle pas parce que c'est une « pratique embarrassante ».

S.W. : Peut-être y a-t-il un tabou chez nous. Dans les associations qui le programment, les contrôleurs constituent une classe à part, un grade supérieur d'analyste, et aux C.C.A.F. nous avons un seul statut : membre. Notre égalitarisme s'y opposerait.

J.-M. Darchy dit avoir eu un choc en arrivant aux C.C.A.F. en étant convoqué dans des échanges sans cadre identifiant le statut des autres membres. Aux C.C.A.F. il y a une dissociation entre les questions de transmission et de clientèle. Pourquoi reste-t-on aux C.C.A.F. s'il n'y a pas de contrôle institutionnel reconnu ?

M. Didierlaurent : Parler d'éléments cliniques dans le dispositif peut toucher, faire bouger des choses comme dans un contrôle. Analyse Freudienne présente ses travaux de contrôle dans sa plaquette. [Il lit.]

A.M. : C'est indéniable que les cartels du dispositif sur la pratique ont une fonction de contrôle.

S.V. : C'est de l'inter-contrôle de fait, mais pas seulement cela. Le dispositif a été conçu pour une autre fonction que le contrôle. Si on n'en parle pas, c'est parce que cela ne fait pas débat.

P.E. : Dans une époque de décervelage généralisé nous avons à nous efforcer de serrer le réel au plus près, à être dans la « mystique » pas dans la politique de la psychanalyse, au sens non-religieux de « mystique » chez Péguy. Il s'agit de re-spiritualiser l'analyse.

...

S.V. : Aux C.C.A.F. le gradus et l'enseignement sont des « vides ». Chaque association a son vide, une question qu'elle ne traite pas institutionnellement. Quels sont les vides des autres associations avec lesquels nous avons affaire ? Au G.E.P.G. par exemple ?

C.O. : Comment pratique-t-on la psychanalyse en institution, ceux qui y arrivent ?

Comment la psychanalyse [personnelle] se déplace-t-elle [et produit-elle du déplacement] dans le travail en institution ?

G.C. : L'institution ne peut pas assurer [= ne permet pas ?] qu'un analyste ait une pratique cohérente avec son éthique et qu'il ne fasse pas tout autre chose que ce qu'il professe.

S.V. : Les acquis de l'analyse et de la psychiatrie institutionnelle ne sont pas acquis une fois pour toutes. La psychanalyse est un symptôme culturel, soumise à l'évolution de la culture.

G.C. : Si c'est un symptôme culturel on ne peut pas parler de transmission.

La discussion se poursuit sur l'organisation matérielle de la rencontre qui aura lieu à l'École Supérieure du Travail Social (E.S.T.S.), 8 villa du Parc Montsouris, 75014 Paris, le 27 septembre, de 9 h 30 à 16 heures, avec un temps pour déjeuner au restaurant italien tout près.

Retour sur les propositions de thèmes :

J. Nassif souhaite que, s'agissant du passage à l'analyste, on puisse aux C.C.A.F., comme à feu l'E.F.P., se déclarer analyste praticien.

S. Vallon répond que cela reviendrait à créer une liste d'analystes, ce que les C.C.A.F. ont toujours refusé de faire, et que pour ce qui est de se déclarer analyste, le fait de s'inscrire dans le dispositif de la pratique en est l'équivalent à usage interne.

S. Vallon a sérié les propositions et sollicité des offres de travail sur les thèmes ainsi groupés.

I. Liens entre analystes (associatif)

- National/local : *S. Vallon*

- Appartenance : *A. Maître*

- Pleins et vides : *M. Didierlaurent*

- « Membres »/analystes (gradus ?), relations avec les pouvoirs (État et grosses associations psychanalytiques) : *M. Didierlaurent*

- Filiation/généalogie des transferts : à *pourvoir*

II. Le passage à l'analyste aujourd'hui : *L. Ibáñez Márquez*

III. L'analytique aujourd'hui

- Se déclarer : *J. Nassif* / l'offre : *P. Eyguesier*

- Les demandes aujourd'hui : *G. Ciblac*

Reprise de la discussion.

C. Oddoux : Quelle place accorder à la pratique de l'analyse freudienne par ceux qui ne reçoivent pas d'analysants ?

J. Nassif : Il est peut-être temps de remettre en question notre « dogme » de ne pas faire de la publicité concernant pratiquer l'analyse.

G. Ciblac : Sur notre site il y a seulement une liste de noms, sans étiquette professionnelle. Les coordonnées ne sont accessibles qu'aux membres.

L. Ibáñez Márquez interprète la question de *J.N.* ainsi : comment soutenir l'analyse aujourd'hui ?

S. Vallon revient sur l'organisation pratique de la rencontre, propose que deux membres des C.C.A.F. présentent en début de journée l'ensemble des questions et proposent une méthode, par exemple que des membres des C.C.A.F. parlent le matin et ceux du G.E.P.G. l'après-midi. Il est entendu qu'il y aura de la discussion après chaque exposé. Ceux-ci ne doivent pas être trop longs.

Dispositif sur les pratiques

Ceci n'est pas un texte

Michèle Skierkowski

*Ceci n'est pas un texte – quel statut lui donner ?
Je vous donne à lire quelque chose qui est constitué de ce que je vous ai dit ce samedi après-midi où le sort m'a en quelque sorte donné la parole¹.
Bien sûr, pour pouvoir dire, pour soutenir ma parole, j'avais écrit – quelques notes – pour me guider si j'étais désignée par le sort.
Annoncer : « ce n'est pas un texte » est une façon de vous dire que je ne souhaite pas produire un texte, à partir de mes notes, ré-écriture qui ne laisserait aucune chance à ces dires,, qui portés par la voix vous étaient adressés.
Donc c'est une intervention orale donnée à lire.*

Il ne m'est pas possible de rassembler sous un titre ce que nous avons écouté, voire peut-être entendu.

Alors quelques mots qui ne feront pas titre : présence de l'analyste : / absences et empêchements des psychanalystes.

Présence de l'analyste : d'abord présence d'une absence.

Absence physique – Jacques Teste – empêché physiquement mais présent effectivement dans son cartel (le cartel n'a pas été empêché de travailler), présence nouée avec la question du corps de l'analyste.

Absence physique : alors ils et elle se sont écrits, écrits adressés au cartel d'adresse. L'écrit à la place du corps absent, l'écrit quand le corps défaille.

Quand les corps ne peuvent pas se rencontrer pour être support de la parole, alors l'écrit surgit comme une suppléance.

Cela pose aussi la question du nouage entre le corps de l'analyste, l'être du psychanalyste et la fonction-psychanalyste.

Quand Jacques a annoncé à ses analysants qu'il cessait sa pratique, l'un d'entre eux n'a pas accep-

té cette disparition et l'a retrouvé là où il se trouvait, à l'hôpital.

Serge Hajblum a entendu cela comme « objection », objection faite à ce que s'effondre la fonction psychanalyste (il vous en parlera certainement dans la discussion que nous aurons par la suite).

Déplacement donc de cet analysant qui va ainsi soutenir la fonction du psychanalyste par delà le corps de celui-ci. Comme en écho mais dans une position inversée, il a été question dans ce cartel des déplacements des psychanalystes hors du cabinet et se rendant auprès d'analysants hospitalisés ou ne pouvant plus quitter leur domicile.

Cette problématique de la présence et de l'absence interroge donc la fonction-psychanalyste, forcément incarnée (pas de psychanalyse par internet ou par téléphone) dans son nouage avec le corps (ou les corps) du psychanalyste.

Autre point : « Le temps » : il est déjà trop tard, a-t-on entendu. « Trop tard » qu'on peut entendre : le temps est compté, celui de Chronos.

Ont été évoquées des demandes d'analyse dont on pourrait penser qu'elles viennent trop tard. Si l'inconscient ignore le temps – s'il l'ignore – il n'en tient pas compte.

Spontanément, chacun dira : jamais trop tard pour une analyse. Retournons les choses : si c'est trop tard, on se libère du temps de Chronos, on a alors tout le temps : pas de temps compté pour le sujet.

Autre point : notre dispositif, dans son objectif est ambitieux. Il a pour visée d'interroger « ce que signifie le fait de se dire analyste ».

Alors il y a des cartels de la pratique qui, en quelque sorte prennent cela cela un peu de côté ou de biais.

Un peu cartésien, ils suivent la règle qui apprend qu'il ne faut pas tout à coup d'occuper des choses difficiles et ardues mais commencer par ce qui semble moins important, ils s'occupent des variations du cadre, du dispositif de la cure.

Bien entendu, ce qui semble le moins important n'en recèle pas moins toute la structure.

Cela a toujours l'air dans un premier temps d'un questionnement du type : et toi, comment tu fais ? Comme si on se renseignait, on comparait. Mais en réalité cela n'est pas trivial. A travers l'examen des variantes, des variations de chacun par rapport

¹ D'ailleurs je remercie « le sort », de donner ainsi la parole à une femme. Mes observations récentes m'ont montré que les associations d'analystes sont sur ce point absolument en phase avec le reste de la société : les hommes parlent, les femmes s'excusent. « Nous ne sommes pas a-typiques », me disait E. Didier auquel je faisais remarquer que lors du dernier séminaire inter-associatif à Lille toute la journée du samedi s'était déroulée sans qu'aucune femme n'intervienne à la tribune – lorsqu'elles intervenaient de la salle, elles commençaient d'ailleurs par s'excuser. Mais je m'égare...

à un cadre idéalisé, est examinée, et d'une manière fine -c'est de la dentelle- la question : qu'est-ce qui est ou pas de la psychanalyse ? Cela dessine des territoires qui délimitent le champ de la psychanalyse, celui de la psychothérapie, pas une fois pour toute, mais à chaque fois, pour chacun, dans chaque cure.

Autre point : la séduction : « on se fait prendre » dira l'un. Il s'agit d'un trop de présence cette fois. Cela venait après un questionnement sur le tact du psychanalyste : « Est-ce qu'on frappe à la porte de la salle d'attente » par exemple ?

Le tact, *tactus*, c'est toucher, le sens du toucher, c'est le doigté, voyez, encore le corps, les références au corps. Ce qui va amener à la suite, au fil des mots, des remarques sur ce qui fait empêchement dans la psychanalyse.

Dans le droit fil de ces interrogations sur le tact, surgissent des questions : comment répondre/ne pas répondre quand un analysant vous parle de vous ? - tentative de séduction par la parole ? Tentative de séduction qui peut tout à fait être repérée par l'analyste, mais qui touche. et ce qui est touché là, c'est l'intime du psychanalyste; « De toute façon on se fait prendre, le coup réussit ».

Autre point : Le corps, l'intime et la sexualité : Qu'est-ce qu'être un homme, une femme ? « Question à devenir fou » que se pose un homme qui se travestit et qui vient voir un analyste pour arrêter de penser qu'il pourrait être une femme ». Qu'il pourrait être une femme : ce « pourrait » ouvrant à une multiplicité de sens.

Qu'est-ce qu'être psychanalyste ? Et la question, à peine formulée est toujours complétée d'un : « Si on peut l'être ». La tendance serait à dire que la psychanalyse ne se transmet pas – qu'elle se réinvente. Qu'est-ce qu'on réinvente ou recommence ? Serions-nous fasciner (pour évoquer P. Quignard) par la question de l'origine ?

Qu'est-ce qu'on essaie d'entendre dans les passes ? Ce moment là où ça se passe ? Ça a lieu et en même temps ça passe : qu'est-ce qui s'éteindrait là ?

Empêchements des psychanalystes dans le dispositif. Comment prendre soin de nos outils ?

Maintenant au moment de vous dire cela, je suis ennuyée –ce n'est pas facile. Mais quand même il ne faut pas le taire.

La plupart des cartels nous ont dit leur difficulté à se rencontrer, et le peu de fois où ils l'ont fait. Raisons diverses, matérielles, circonstancielles, mais qui pourraient aussi être entendues comme un relâchement quant au soin que nous portons à nos outils institutionnels.

Une petite phrase m'a marquée, parmi tous ses essoufflements qui ont été dits, ces empêchements à se rencontrer, certains soulignant que même lorsqu'il y avait réunion, il y avait de « l'empêchement », une petite phrase de quelqu'un qui disait plutôt tranquillement son insatisfaction par rapport au dispositif, sur le mode du ratage : « quelque chose qui ne se fait pas, dans les engagements préliminaires ».

Peu de rencontres donc pour la majorité des cartels.

Et pour terminer un mot sur **l'introduction du tirage au sort** d'un rapporteur, innovation qui n'a pas été sans effets. Effets sidérants pour les uns qui ont été dans une position de refus (décidés presque à se taire complètement) mais pour d'autres, cela a permis une cristallisation du travail qui pouvait avoir été fait. Après cette annonce, certains cartels se sont à nouveau réunis. Chacun pouvant être tiré au sort, chacun devenait possiblement porteur du travail du cartel et pouvait se trouver devoir faire une mise.

Alors je crois que cette petite innovation a son importance : elle permet une mise en tension que la seule perspective d'avoir à parler au cartel d'adresse ne permettait plus de maintenir.

Au temps du cartel d'adresse 2008

Guy Ciblac

Ce cartel composé de Michèle Skierkowski, Serge Hajlblum, Claude Masclef et Guy Ciblac, s'est réuni à plusieurs reprises, que se soit sur les terrasses de Ménilmontant, à Lille ou à Paris. Le 19 janvier, il y avait huit cartels à entendre, nous étions trois à les écouter, Serge devant affronter des impératifs de soins. Nous avons chacun des trois fait notre cueillette, puis l'avons transmise à notre compagnon qui nous a rejoint pour deux journées entières de travail.

Voici la succession des temps de fixation qui témoignent des effets de filtre qui m'ont conduit jusqu'au 21 juin.

Petit recueil de l'écoute du 19 janvier 2008

J'ai eu le sentiment d'une présence vive de Jacques Teste dont l'évocation est venue à plusieurs reprises, soit parce qu'il a participé à sa manière à l'un des cartels, soit parce que sa mort a affecté plusieurs cartels (présence de sa compagne dans l'un, tandis que dans d'autres certains participants avaient été interpellés dans leur pratique par des analysants de Jacques ou par des analysants qui le connaissaient).

Ainsi ce premier fil a introduit le thème de la présence-absence que chaque cartel à sa manière est venu nous apporter. Certes, au premier abord, il ne semble pas y avoir de lien direct entre une absence liée à une situation de fin de vie et une absence que seule une convenance personnelle pouvait expliquer. Entre les deux des motifs variables, grossesse à problèmes, difficultés familiales ou déménagement professionnel. Bien sûr, comme toujours, le fait que les CCAF aient une majorité de membres en province rend ces difficultés plus aiguës. Toutefois d'autres éléments sont venus par la suite apporter d'autres sources de questionnement.

-La question du "avant qu'il ne soit trop tard"
-Le fait que la difficulté qu'il y a à se rencontrer peut être ressentie même si les participants sont au rendez-vous.

-Le sentiment ou la conviction que l'on est condamné à ne pas pouvoir dire ce qui pourrait se dire lors des séances des cartels de pratique.

-Le constat dépressif que rien ne s'y recueille de ce qu'est la psychanalyse. On y côtoie les pratiques, les hésitations, les erreurs des collègues mais sur la psychanalyse elle-même rien, au point de constater qu'il n'y aurait pas de transmission possible de la psychanalyse.

-La précaution voire l'inhibition qu'il pourrait y avoir à parler des ruptures du cadre que l'on a du mal à dévoiler et qui pourtant sont un véritable enjeu dans la situation actuelle de notre culture.

-La crainte de devoir constater que notre pratique peut mettre au jour un décalage entre une conviction de savoir et une intimité moins convaincue. - Enfin, d'une manière parfois naïve, parfois plus brutalement ressentie comme insupportable, le risque qu'il y aurait à découvrir le dévoilement possible de ces moments où l'appel à l'intime surgit comme résistance à la structure.

Je vais essayer de reprendre chacune de ces marches

D) Avant qu'il ne soit trop tard

Deux aspects se sont révélés, celui du temps compté, de l'échéance qui rend essentiel le retour sur ce qui vraiment anime notre désir, sur ce qu'il faudrait à tout prix saisir et que l'on aurait laissé jusqu'à présent de côté. Là, c'est d'une accélération du temps qu'il s'agit. L'histoire de Jacques Teste est de ce point de vue enseignante. À l'annonce de l'arrêt de son activité, parmi des réactions diverses de la part de ses analysants, l'une de ces réactions nous a retenus. Un analysant en fin d'analyse qui pouvait être parlé comme d'un ami éventuel ne supporte pas cette annonce, il court les hôpitaux jusqu'à retrouver Jacques et à la suite d'un échange propose de lui présenter une artiste dont curieusement Jacques a acheté un tableau plusieurs années auparavant. Cette artiste va lui donner des cours de dessin et de peinture chaque semaine, un après midi durant. Jacques va passer son temps à peindre comme si tout se concentrait dès lors dans cet essentiel.

L'autre aspect et celui du temps insuffisant, celui de la modernité. L'abondance des sollicitations multiformes qui désorganise nos repères et les rend opaques aux véritables enjeux que notre désir viendrait à désigner. Cet aspect est celui qui

alimente la plainte de n'avoir pas le temps, de la difficulté à trouver un moment pour se rencontrer. Il traverse la vie de nos collègues au point d'y rendre la question de ce que peut être le rapport à ses objets multiples évanescents captateurs d'attention. Au point que vaut l'interrogation suivante : Si nous sommes autant pris dans cette accélération, si notre rapport aux investissements est d'aussi près identique à celui de l'exagération moderne, comment maintenir d'une façon qui ne serait ni artificielle, ni contraignante la temporalité de l'analyse qui jusqu'à présent nous avait introduits au temps logique. Une part de ce qui a pu venir dans les évocations de rupture de cadre est peut-être liée à cette question. Quels obstacles rencontrerions-nous dans la mise en place d'une temporalité propre à la cure analytique ? Quelles torsions, quels détournements la culture moderne nous imposerait-elle pour nous conduire à poser la question de savoir si l'analyse est encore possible ?

Le message que Jacques Teste a bien voulu nous laisser pourrait être : *Prenez le temps de ne pas en perdre.*

II) La difficulté de se rencontrer.

Certes il y a la difficulté de trouver un temps et un lieu mais il apparaît qu'une réunion ne fait pas une rencontre. Il a même été question d'échanges au cours desquels les participants pouvaient à certains moments avoir l'impression de se parler dans des langues étrangères. Faut-il entendre cela sur le ton du : nous ne parlons pas des mêmes choses, nous n'avons pas les mêmes valeurs ? Pourtant ceux-là mêmes qui poussent le plus loin cette évocation ne s'entendent pas vraiment énoncer une série de contrepoints qui sont autant d'éléments pouvant éclairer les ruptures de disponibilité.

-Les connivences

-Les tentatives de manipulation d'un analyste par un analysant

-Les mères que l'on peut à souhait décrire comme abusives et qui ne laissent aucune autorisation de subjectivité à leurs filles qui se voueront à la défense de leur propre bourreau, si résistantes à la remise cause.

Mais le lit de la connivence touche peut-être en partie à la croyance en des possibles comme la fusion initiale entre une mère et son enfant, la conviction que l'on pourrait être un homme ou une femme, que la question de la sexualité se résoudrait dans la qualification acceptée de l'un ou l'autre bord du génital visant à gommer le trait incisif d'un lapsus de petite fille interdite de dire. « J'ai pensé que ce serait bien que j'aie une petite chienne femelle ».

D'une certaine manière, et ce fut évoqué par un cartel, marqué, entendons-nous, par l'un des participants qui vient à quitter le lieu de son enfance, la disponibilité aurait à se promouvoir jusqu'à ce lieu ou ce temps d'absence. Voilà bien un thème possible, l'absence.

III) L'impossible à dire

Est-ce un argument pour ne rien dire ? S'agit-il de souligner que ce qui s'est dit ne doit pas sortir du lieu où cela s'est dit ? Ce qui ne ferait pas porter l'impossible sur le même point de la logique discursive et même viendrait saper le sens de l'impossible à dire entendu comme ce qui du langage échappe à une expression langagière à condition toutefois de ne pas y cristalliser là un objet localisé.

En effet, si je ne peux pas dire ce qui s'est dit parce que cela ne peut pas être dit en dehors du lieu où cela s'est dit, c'est que j'attribue une valeur pleine à se dire, et en tant que tel il entre dans le champ des attributions du jugement. Nous serions dès lors davantage aux prises avec les effets de transfert qui s'y décèlent qu'avec l'engagement d'une subjectivité libérée.

IV) La dépression ou le vécu mélancolique.

À côté de ce type de vécu qui pourrait n'être qu'une extension de la morosité ambiante, nous avons eu à faire avec des tonalités de nature différentes.

Celles par exemple qui peuvent surgir d'une trop grande connaissance de l'autre qui n'appelle plus à la surprise et qui fait revenir du même.

Celles qui sont issues du constat que ces cartels de la pratique, s'ils gardent un intérêt quant au partage des errances de chacun, n'apportent pas d'éclairage sur ce que serait l'analyse. Encore que, dire les choses de cette façon mérite que l'on s'attarde sur cette attente d'un objet exquis ou d'un objet perdu emporté. Quelque chose de moi s'en est allé définitivement mais d'une telle façon que je ne trouve plus à m'identifier que dans cette perte.

Celles qui donnent l'impression d'une usure des références de pensées comme si la théorisation ne tenait plus la place d'une doxa et qu'elle soit mise à mal par les agencements de réalité auxquels il nous faudrait faire face. Ce, jusqu'au point où nous pourrions nous demander si nous ne sommes pas dans l'imposture.

Celles enfin qui d'une manière un peu différente des précédentes constatent que les fictions qui organisaient notre pratique ne fonctionnent plus. Tarissement de la parole pleine que l'analyste est censé susciter, désobjectivation de

masse, fiction du transfert n'étant plus porteuse puisque c'est la possibilité d'une parole non conforme aux modèles ambiants qui est radicalement mise en cause. Ici, au point de dire que la rébellion serait la seule issue possible pour sortir de la mélancolie.

V) Les ruptures du cadre

Entre la défense opposée aux tentatives de desserrer les stabilités classiques et les acceptations d'accompagner des situations qui ne peuvent entrer dans un organigramme traditionnel, les offres sont multiples. Elles témoignent sans doute de la souplesse que l'on peut entretenir avec son propre point de certitude et les mythologies qui nous animent pour aborder la question de l'acte. Il est arrivé ici que l'on nous témoigne de rupture d'un cadre préexistant lequel apparaissait a posteriori dans sa rigidité défensive (aller rencontrer un analysant en dehors du cabinet pour une séance). Ces questions sont une introduction au chapitre suivant

VI) Conviction et savoir

À quelques reprises, le dire du savoir a pu se trouver contredit par le surgissement de propos de conviction (castration acquise et non structurale). Après tout, nous n'aurions pas à nous en étonner. Le "je sais bien mais quand même" est d'une fréquentation habituelle pour nous. Mais il ne s'agit pas de cette position que l'on constate chez ces mères d'absolu dont la puissance assurée se travestit des liens d'amour pour un objet condamné à la soumission. Il faut y trouver une invitation à reprendre le constat que Freud faisait à la fin de sa vie d'une disjonction entre deux trains de pensée irréconciliables qui s'écartent l'un de l'autre. Penser au petit orteil qui démange. Vous comprendrez que je me mette à tisser quelques liens entre ce surgissement et à la fois les affaires de cadres qui se rompent ou de mélancolie rampante. Le terrain sur lequel nous entraîne la modernité est une épreuve pour l'irréconciliable où nous conduit notre propre trajet. En quelques années de multiples pratiques ont appris à singer le formel de l'analyse jusques et y compris dans ses concepts. Sur quoi pourrait reposer cette aisance à faire resurgir les volontés adaptatives uniformisées, les renchérissements de promesses de fusion ou les appels au consumérisme activé dans la perspective d'un bonheur à portée de regard. Sur quelles failles de notre propre témoignage, ces mises en soin peuvent-elles se développer ?

VII) L'intime et la structure

Il s'agit peut-être ici d'une autre version de la problématique précédente. Comme c'est souvent le cas l'idée que le praticable de l'analyse en fait un champ qui doit rester étanche à l'intime de celui qui est en place d'analyste, est défendue comme un impératif catégoriel. Mais on sait que ce qui vaut du côté des cadres assouplis, est bien souvent inscrit comme une incarnation nécessaire d'une intimité traduite. L'histoire de Jacques T. et de son patient en est un éclairage qui ne peut que nous inviter à une position moins abrupte.

En fait, il s'agit de mettre en jeu cette notion d'intime lorsque, isolée à ce point, elle devient un repoussoir à transfert, voir une résistance à la structure ou plus exactement une réassurance dénégative vis-à-vis de cette structure.

Nous avons eu à faire avec plusieurs aspects de la question de l'intime ;

-L'intime, lorsqu'il vient servir une conception du monde par trop consistante, au point de se poser comme loi universelle. Activateur du jugement d'attribution. -L'intime lorsqu'il se présente en se refusant aux principes imposés à l'autre dans le cadre d'une pratique.

-L'intime comme vérité contradictoire à l'égard des déclarations dogmatiques dont les maîtres savent user dans le cadre d'un principe généralisé de séduction et de soumission.

-L'intime lorsqu'il est dévoilé par d'autres et qu'il se révèle alors comme porteur d'une dangerosité qui se retourne vers lui. ("Il y a de quoi devenir fou"). Ouvrant la question des confidences intimes, de l'intime pris à témoin se révélant différent de ce qu'il est supposé être...

-L'intime dans ce que vaut la question de son isolement possible. Qu'est-ce que l'intime ? Et de quoi serait-il séparé s'il se présente comme étant d'une nature rebelle à l'organisation de la structure.

Vaste question qui pourrait bien déboucher sur cette énigme logique. S'il n'y a pas d'universalisable et si pourtant la structure se développe autour d'un point d'inconsistance qui, de le poser comme de nécessité pour chacun nous, permet de le référer à l'organisation fondatrice, comment, dès lors, soutenir qu'une singularité ne serait pas l'expression singulière d'un universel ?

Le retour

Je ne ferai pas ici de compte-rendu, ni de l'ensemble des éléments recueillis lors de l'écoute des cartels, ni des échanges intenses qui ont animés les réunions du cartel d'adresse. Vous en aurez une idée au travers de textes qui seront diffusés dans le prochain courrier. Ce que je voudrais ici évoquer, c'est la manière dont ces différents temps sont allés provoquer chez moi une activation de vigilance et le parcours dans lequel je me suis trouvé entraîné jusqu'au point de

surgissement d'un élément nouveau dans la panoplie des outils à penser qui me sont nécessaires lorsque je veux, m'adressant à d'autres, témoigner d'une façon à peu près compréhensible dans des moments analogues à celui-ci.

A la suite de la journée qui fut celle de l'écoute des cartels, je suis resté avec le sentiment d'un manque d'élan donnant une ambiance générale d'épuisement. Épuisement devant une évolution culturelle vis-à-vis de laquelle il y aurait à dépenser une trop grande énergie pour que ne soient pas enfouis les fondamentaux qui font pour nous nécessité.

Quelques points peuvent être épinglés dans le cadre de cette généralité :

La question du trop tard (y aurait-il une limite à l'efficace de la psychanalyse et quelle limite s'agirait-il ?)

La psychanalyse peut-elle être une voie résolutive lorsque la violence des effets de l'histoire ou les conditions de précarité semblent sans issues.

L'entreprise de desubjectivation dont les techniciens du management et de la gouvernance font leur quotidien.

L'organisation perverse sur laquelle semble se fonder l'action publique dans son outrance moderne.

Le constat d'un intransmissible et le fait que, par l'action de zéloteurs de plus en plus nombreux, l'idéologie psychothérapeutique envahit le champ de l'action sur l'homme.

Mais, nous devons tout d'abord revenir sur l'introduction du tirage au sort de celui qui, dans chaque cartel, a eu la tâche de soutenir une parole concernant l'effectuation du travail. La proposition logique était : un, tiré au sort, lance les dés. Ce qui n'impliquait pas que les autres soient réduits au silence. Un se trouvait devant une invitation obligée, les autres n'étant plus soumis qu'à leur désir de dire ou pas, de rebondir ou pas.

Les réactions furent surprenantes allant du refus au sentiment que le fait d'en désigner un fasse surgir un désir impératif jusqu'alors méconnu de prendre la parole. Toutefois, et venant se heurter à cette exigence, cette parole est venue construire un postulat selon lequel il y a des choses qui ne peuvent pas sortir du secret d'un cartel.

Je me suis beaucoup interrogé sur les effets de cette disposition pratique.

Trop hâtivement elle a été assimilée au rôle du rapporteur d'un jury de passe. A l'évidence, nous ne sommes pas dans la même configuration. Retenons toutefois que ce n'est pas par hasard si

cette analogie a surgi. Nous aurons à nous en demander le pourquoi et le comment. Curieusement, elle a opéré une disjonction qui a fait surgir la question de l'intime au point que cette question vienne animer tantôt les attitudes de refus, tantôt les connivences du secret partagé, tantôt les insupportables des contenus mis en partage. C'est donc un deuxième point qui nous servira d'accroche : où en sommes-nous de la question de l'intime ?

Pour ce qui est de l'analogie avec un rapporteur de la passe, l'un de nous dont vous pourrez lire le texte, ne s'y est pas laissé entraîner et a développé en trois points sa réflexion sur les conséquences de notre acte indigne.

Inscription du sujet dans l'effet de dessaisissement de l'auteur. Soumission au défaut comme ébrèchement du tout fait, du tout prêt.

Amarrage à du corps mort comme circulation d'écriture propre à la psychanalyse.

Je laisse à celui qui a formulé ces axes le soin d'en développer l'expression. Mais, j'y retrouve trois modes qui activent le principe d'incertitude et convoquent aux marges de l'angoisse en ce sens qu'ils viennent fragiliser les barrières de ce qui se devine sous la figure de l'intime.

L'intime revenons-y.

Et rappelons succinctement les facettes par lesquelles il est venu s'inviter à note table.

Qu'est-ce que l'intime ?

Lorsqu'il organise une conception du monde qui se veut universelle,

Lorsqu'il se refuse aux principes qu'il impose aux autres,

Lorsqu'il est sollicité chez l'autre dans le cadre d'un principe de séduction,

Lorsque, dévoilé par d'autres, il se révèle porteur d'une dangerosité qui se retourne vers lui, Lorsque vient à se poser la question de son isolement possible par son aspect rebelle à l'organisation de la structure.

Nous sommes ici au contact d'une énigme logique. L'intime viendrait-il témoigner de ce qu'il n'y aurait pas d'universalisable ? Comment penser l'organisation de ce point autrement que dans une approche qui le fonde davantage comme un isolat narcissique sur lequel se construisent les résistances aux nécessaires impératifs logiques de l'ordre du langage auquel il appartient ?

Voilà dans quel état de questionnement vos paroles recueillies m'avaient laissé. Selon mon habitude, lorsque je me sens occupé de la sorte, je ne me rue pas sur une littérature qui serait supposée me fournir la réponse. Je laisse les choses s'agiter, m'occuper, me déconstruire, me guider en activant cette sorte de mise en éveil de la disponibilité. Je me fie aux gestes qui me guident.

Le premier geste fut celui d'avoir machinalement pris sur un rayonnage le volume n°1 des "Lettres de l'Ecole Freudienne". On y trouve une intervention de J. Lacan participant à une table ronde du Collège e Médecine le 16 février 1966.

Lacan prend acte de la rupture que les sciences et les techniques ont introduit en médecine. La disjonction ainsi opérée entraîne vers une technologie ce qui était un art. Cet art s'est progressivement vu dépourvu de ce qui faisait sa tradition et dont la psychanalyse aurait hérité. Cette chose, c'est la demande.

La demande adressée au médecin n'est pas, nous dit Lacan, pour le patient, autre chose que soit une demande de « l'authentifier comme malade », soit une demande de « le préserver dans sa maladie ».

Laissons à Lacan le souci de son développement dont il faut noter la violence lorsqu'il s'applique à ce que certains ont pu évoquer autour de la question du "avant qu'il ne soit trop tard" et du constat des butés pulsionnelles dans un contexte érodé par l'acharnement de la désubjection où le sujet se trouve annihilé par l'ordre social.

Ce qui m'a retenu ici c'est la question de la nomination, si l'on veut bien entendre la demande comme une demande de nomination. Ce, dans le sens où l'innommable du sujet, et c'est peut-être ici qu'il conviendrait de le désigner comme "l'intime", ne trouverait son apaisement qu'en s'offrant comme symptôme au désir du Supposé savoir ce qu'il en est de ce qui échappe à sa propre reconnaissance. Voilà bien une facette de l'intime qui s'offre curieusement au viol d'une puissance nommante. Les thérapeutes de tous crins et plus encore les psychothérapeutes en font leur beurre.

Le second geste a été déclenché par une rencontre avec "le condensât de Bose-Einstein".

Il faut que je vous invite à faire une petite incursion dans le domaine de la Mécanique Quantique tout en soulignant qu'il ne m'est pas d'une grande familiarité.

De quoi s'agit-il ?

C'est un état de la matière qui se forme lorsqu'on atteint des températures suffisamment basses, proches du zéro absolu. Cet état est formé

d'une fraction macroscopique d'atomes dans l'état quantique de plus basse énergie.

Tous les objets qui nous entourent sont faits d'atomes. Ces atomes ne sont pas immobiles. Ils se déplacent plus ou moins rapidement dans des directions aléatoires. Ils se déplacent rapidement lorsqu'un objet est chaud, lentement lorsqu'il est froid. En très basses températures, ils ne bougent plus et, selon les lois de la mécanique classique, ils devraient former un solide. Or ce n'est pas le cas. Immobiles les atomes ne peuvent être distingués les uns des autres. Ils constituent un "condensât de Bose-Einstein. Ces atomes sont dans le même état quantique et uniquement décrit par une seule fonction d'onde.

Du moins pour ce qui concerne les bosons. Les autres, les fermions, suivent le principe d'exclusion c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas se retrouver au même endroit dans le même état énergétique.

Les bosons eux le peuvent c'est à dire qu'on ne peut pas connaître leur position exacte mais seulement la zone où ils ont le plus de chance de ce trouver. On appelle cela un paquet d'ondes. Lorsqu'on arrive aux très basses températures, la taille du paquet d'ondes augmente jusqu'à ce que les différents paquets d'ondes se recouvrent. Il est alors impossible de distinguer un atome d'un autre.

Ce condensât a la propriété de freiner la lumière jusqu'à l'obtention d'un trou noir, mais aussi d'autres propriétés comme la supraconductivité et la superfluidité (Un liquide est dit superfluide s'il n'oppose aucune résistance à l'écoulement. En conséquence, les solides qui se meuvent dedans ne subissent aucun frottement visqueux).

Vous vous demandez peut-être où je veux en venir. Mais c'est un système qui passe du particularisme à une expression non pas localisée mais traduite de son déplacement d'onde jusqu'à ce que ces ondes elles-mêmes puissent s'entremêler et n'être plus réduites qu'à une fonction d'onde unique. Or un tel système venait rencontrer les lignes de ce que nous approchons depuis plusieurs années. Pour accentuer cette rencontre la logique qui régit ce domaine mérite le détour.

C'est une logique qui, contrairement à la logique d'Aristote, ne retient pas le principe de non contradiction. A et non A ne s'excluent pas et peuvent coexister.

Sur cette logique se construit une physique non plus corpusculaire mais ondulatoire qui ouvre le champ à une conception de l'inter-relation très différent de celui basé sur l'attraction-répulsion des masses entre elles.

Cette réalité ondulatoire est liée à une propriété de symétrie totale des éléments qui l'animent. Là, je ne peux qu'y remarquer le point de rencontre avec les surfaces topologiques.

Il est temps de revenir à ce qui nous rassemble aujourd'hui et que je n'ai pas quitté d'un pouce.

Le principe de non contradiction est une intuition freudienne concernant la structure logique de son inconscient.

La nature ondulatoire est à penser comme une nécessité de la structure signifiante tel que Lacan l'inscrit dans son Unbewusst.

La question du même où de la pure différence vient au jour dans cette émergence du condensât qui se définit non par une collection d'éléments identiques mais par leur prise en l'état par une fonction d'onde laissant caduque le fractionnement élémentaire.

Voilà, je ne voudrais pas abuser de votre attention mais je tiens à vous faire part de l'apport que ces éléments peuvent apporter dans la distinction des niveaux d'approche de chacun de nos deux dispositifs à savoir le dispositif sur les pratiques et le dispositif de la passe.

Pour reprendre une analogie simple, nous pourrions définir trois niveaux

Un niveau particulaire

Un niveau ondulatoire

Un niveau de condensât

Nous admettons que le dispositif sur les pratiques intéresse l'espace particules-ondes. C'est l'espace du passage à l'analysant et le temps qu'il puisse accepter le déplacement qui se lit de ses effets et sortir du commentaire descriptif figé. C'est l'espace et le temps d'une interrelation organisée sur une logique quantique. Nous aurons à envisager demain quel sens pourrait avoir ici la notion de rapporteur. Nous admettrons que la passe intéresse l'espace ondes-condensât. C'est alors l'espace de l'analyse qui touche à cet extrême du retournement identificatoire dont il nous faudrait développer les articulations et leurs conséquences.

Enfin ces trois niveaux pourraient être une voie d'abord pour reprendre la question de l'intime et des états (ou des portails) de la subjectivité.

Quoi qu'il en soit et pour terminer ce propos, il me reste à vous témoigner de l'effet que ce travail a produit. Il a levé ce qui faisait obstacle chez moi à la possibilité de désigner un passeur. C'est maintenant chose faite.

Après-coup

Voilà, la page est tournée. Déjà, le retour c'était hier, alors que ce train me ramène à la

maison, la tête encore pleine de nos échanges. Les réactions ont traduit les habituels mécontentements nourris de tensions ou peut-être même de douleurs. La grande fête des retrouvailles encore une fois ratée. Les mises que l'on s'est efforcé de ciseler ne vous reviennent pas, comme si l'on n'avait pas été entendu, comme s'il fallait encore une fois faire cette expérience de la perte, comme si toujours ce qui me revient de mon message ne retourne qu'une expression déformée, torsion qui me lit, ailleurs, dans un dire qui ne fait plus image. Le terme de Mélancolie est venu qualifier pour certains la coloration affective de cette douleur; cet usage m'a surpris. Il n'est jamais venu nous entraver dans notre travail qui, bien au contraire, a été stimulant, plein d'ardeur, de désir et de vie. Et si le mot épuisement avait été cueilli par notre cartel d'adresse, l'élan qui s'est manifesté durant ces deux jours témoigne davantage qu'il fallait en prendre acte pour que puisse s'ouvrir un nouveau temps d'énergie.

Au fond, je repars avec le constat que c'est de la passe dont nous avons beaucoup parlé. Ainsi, qu'aurions nous fait dans ce cartel d'adresse ? Mettre en lumière (et ce n'était nullement une intention clairement définie) que, si quelque chose se traduit dans ces rencontres autour de la pratique, ce serait une insuffisance au niveau de la passe ? Comme c'est bizarre. Allez donc comprendre. Certains ont expliqué combien ces deux dispositifs ont été historiquement et structurellement liés. La passe ne suffisait pas. Il y avait des éléments que la passe ne permettait pas d'approcher. Mais aujourd'hui j'entends : le dispositif sur les pratiques oui mais pas sans la passe comme si cette position de l'analyste ou plus précisément cette fonction de l'analyste ne pouvait trouver son style d'application que prise dans ce point de retournement où se rencontreraient l'élan qui émane d'un analysant potentiel et celui qui émane de la mise en jeu d'un passant.

Alors non, le dispositif sur les pratiques ne peut être le lieu où viendraient se déposer des tentatives de passe. Quelqu'un a dit : plus que la technique c'est l'être qui importe. Je ne crois pas qu'il ait voulu soutenir qu'il s'agissait de témoigner de l'incarnation d'une essence de l'analyste. Mais sa remarque mérite un accueil attentif. Elle vient ouvrir à sa manière une voie dans ce débat qui nous anime et dont nous nous efforçons de maintenir le vif avec audace.

Est-ce là un petit pas ? Pour l'heure, il me suffit de le penser dans la mesure où nos horizons s'en trouvent renouvelés.

Entre Paris et Angoulême le 22 juin 2008

Réunion du cartel d'adresse du 29 mars 2008

Serge Hajlblum

Note additive

A notre assemblée du Samedi 21 Juin, nous n'avons, je n'ai pas su respecter une règle que pourtant nous avons mise en place, qu'un du cartel, tiré au sort, rende compte du travail. Tous, un par un, avons donc pris la parole.

Ceci est mon brouillon de parole: il m'a servi de fond et je l'ai, en partie, lu. Je n'y touche pas et le laisse avec ses débats, ses fautes, incohérences et autres...

Un débat s'en est suivi, en deux points; quant à tenir la fonction de psychanalyste jusqu'au bout et quant à l'objection.

Tout d'abord je tiens à préciser que, membre du cartel d'adresse, je n'ai pour seule référence que ce qui me parvient dans le cadre du cartel et n'ai absolument pas à prendre en compte ce qui me viendrait d'un autre lieu, d'un extérieur, d'un savoir supposé. Le Réel impossible n'est pas la réalité qui toujours se dérobe.

Jacques Teste, par un courrier dont le cartel a eu connaissance, a écrit ceci à propos d'un analysant: "Ma grande surprise a été de le voir débarquer dans ma chambre d'hôpital quelques jours après (...) il est arrivé au milieu de visites familiales, s'est excusé et m'a demandé de lui fixer un rendez-vous à l'hôpital. J'ai accepté et il est revenu dans un moment où j'étais seul." Ce n'est pas interpréter que de dire que cette demande, que ce rendez-vous, sont des actes de psychanalyse, quoi qu'il en ait pu être ensuite. C'est parce que cet analysant, encore une fois aux dires de Jacques Teste, a demandé un rendez-vous qui lui a été accordé, que je peux soutenir que l'analysant a porté objection à cet acte de son psychanalyste d'arrêter d'exercer, son psychanalyste a entendu l'objection et y a répondu.

Et je maintiens que jusque dans de tels cas de figure où le vital est en jeu, il y a un terme à l'exercice de la fonction qui décolle du vital du corps. Et la question reste posée du quel est donc le bout de l'exercice de la fonction, étant donné qu'on ne sait jamais par avance quel est le bout de la vie corporelle. De tout ça, on ne peut en dire que par après-coup.

I DU TIRAGE AU SORT, DE L'AUTEUR ET DU SUJET.

Ce samedi 29 Mars 2008, a été le jour de mon retour à la collectivité des psychanalystes, après des mois de présence ou d'absence difficiles. Je le souligne parce qu'il y a là une scansion toute particulière en ce qu'elle rejoint un des forts thèmes des réunions des cartels.

A un moment à Lille, relevant le grand nombre de cartels devant s'adresser au cartel d'adresse, cette invention a jailli que seul un de chaque cartel, tiré au sort, rapporteur si l'on veut, aurait pour charge de rendre compte du travail de tous : les autres membres du cartel qu'on peut nommer **adressant** pouvant intervenir à tout moment auprès du cartel d'**adresse**.

Un peu plus tard, mais l'idée était déjà là en germe, la question s'est trouvée reportée sur le cartel d'adresse même : un des membres, tiré au sort, serait chargé de rendre l'assemblée des CCAF à sa dimension d'adresse. C'est ainsi qu'à chacun des rebonds, **cartel adressant, cartel d'adresses, et adresse publique** à l'assemblée, la décision a été prise qu'à chaque fois un seul devrait en être chargé : par tirage au sort, par délégation consentie, ou par toute autre modalité. Il ne faut pas oublier que tous les cartels, dont le cartel d'adresse, sont non seulement ceux auxquels on s'adresse, mais ceux qui s'adressent, à un autre cartel et/ou à l'assemblée générale, et qu'il n'y manque pas de faire retour : ce retour s'adresse à tous un par un. C'est ainsi que tous ceux qui se sont trouvés dessaisis de leurs dires sources par le fait du rapporteur, qu'ils aient ou non été tirés au sort dans cette fonction, reçoivent un retour qui donne leur consistance à leurs paroles en tant que sources. Ce retour les instaure comme **sujets** et non comme **auteurs**. Le retour est **déplacement** de l'auteur et fait sujet.

Le premier enseignement de ce cheminement des cartels est de porter la question de la différence entre auteur et sujet, et d'inscrire le **sujet dans l'effet de dessaisissement de l'auteur**. C'est le temps et le processus du retour qui importent. Vous connaissez tous, jusqu'à trop-plein, ce fameux mot d'ordre dont on nous a ressautés pendant toutes les années Lacan et après, sur le retour inversé du message, sur l'inverse :

« *Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger: l'homme à qui l'on s'adresse? Ce serait simplement satisfaire à ce principe par nous promu : que dans le langage notre message nous vient de l'Autre, et pour l'énoncer jusqu'au bout : sous une forme inversée. (Et rappelons que ce principe s'est appliqué à sa propre énonciation, puisqu'à avoir été émis par nous, c'est d'un autre, interlocuteur éminent, qu'il a reçu sa meilleure frappe.) Mais si l'homme se réduisait à n'être rien que le lieu de retour de notre discours, la question ne nous en reviendrait-elle pas d'à quoi bon le lui adresser? »¹*

Somme toute, **si...à quoi bon ?** C'est sur le socle d'une telle interpellation que le vif du cartel d'adresse se tient : de par l'effet sujet qui, somme toute, le signe en écart du champ du savoir qu'il peut aussi, par ailleurs et en même temps, développer en toute raison. Le cartel d'adresse, et plus généralement tous ces ensembles se tenant, pour un temps plus ou moins long, comme des instances d'adresse(s), eh bien le trait qui les définit et les tient dans cette fonction d'adresse ne saurait être autre qu'une manière de **réfutation du si...à quoi bon** qui n'est que la formule désabusée des possibles effets en miroirs d'un semblant d'adresse, image d'une autre et ainsi de suite.

S'adresser, l'adresse, ne sont pas du registre de l'image, de l'accord, de la vérification, ni de la conformité, et certainement pas du faire part enfin comme s'y sont amplement leurrés Freud et Max Graf, à propos de Petit Hans. Il a fallu que cet enfant y aille d'une phobie pour donner sa valeur à l'adresse, à une adresse autre que postale, transportant des comptes-rendus et vérifications d'hypothèses sur le vif de la vie: et Freud, naturellement, de conclure, rien de nouveau... c'est précisément en cela que cette dite analyse importe. C'est tout un pan de l'histoire de l'histoire de la psychanalyse avec Freud et Lacan qui y sont engagés. Mais là, tout en le signalant, je me situe bien au-delà de ce qu'appelle immédiatement le cartel d'adresse.

J'arrête par cette réflexion le cheminement initié par la pratique généralisée du tirage au sort ou de la délégation d'un pour plusieurs réunis dans ce cartel d'adresse qui tirent eux-mêmes au sort ou délèguent un pour tous de l'association et au-delà. Chacun y est intéressé ou pas, appelé ou ignoré, mais toujours dans cette manière singulière qui décolle d'un savoir, qui ébrèche les rationalités, qui ignore les bien penser, qui mettent à mal les rapports convenus.

Un exemple de cette mise à mal à été dit par un cartel, qui s'est trouvé être d'ouverture :

¹ Lacan J. Ecrits. Ed Seuil Paris 1966. Ouverture du Recueil p 9.

en effet, un de ses membres, non membre des CCAF, avait demandé à participer à un travail de cartel. Il est venu et a posé qu'il resterait, si ça l'intéressait, donc s'il pourrait en prendre quelque chose. Il est venu comme un pique assiette et le plat ne lui ayant pas convenu, est reparti sans ouvrir les lèvres, sans mot dire. Voilà, à mon sens, un cartel qui a effectivement fonctionné et où la carte s'est trouvée alléchante. D'une manière plus couturière, Fernand Raynaud dans son sketch «Y'a comme un défaut» (Le tailleur) est plus au fait de l'effectivité du manquement que qui ne souhaite que trouver une amélioration au prêt-à-porter de manière à le rendre universel. La psychanalyse, et c'est la leçon de ce moment absolument fécond du cartel, n'est pas de l'ordre du prêt-à-porter ou du ready-made comme l'a soutenu avec force René Tostain à Rome en 1974². Il serait bon de se laisser aller, de dériver, quitte à trouver une amarre plus au large des côtes et ports balisés, sur ce chemin de l'objet de jouissance, petit (a) comme clé d'un univers qu'en même temps il façonne, pour se laisser accrocher par cette broussaille qui ne manque pas de nous blesser et qui oblige à reformuler encore, les questions dont les réponses sont ces prêt-à-porter. Et c'est là ce que je peux formuler, après le *dessaisissement de l'auteur pour le sujet*, la seconde échappée possible de ce travail du cartel d'adresse en réponse aux divers cartels et à destination de tous et de chacun un par un pour qu'ils en fassent retours, peut être formulée comme l'ébrèchement du tout fait, du tout prêt, le risque de l'écharde qui blesse, du mot inattendu qui, décidément, ne convient pas, la *soumission au défaut*.

II De l'écriture et du corps mort.

Le thème du corps mort, que j'ai avancé lors de la réunion du cartel à laquelle j'ai participé en Mars, à la suite de l'adresse par le rapporteur du cartel en question, a été et se trouve très fortement associé à une question d'écriture.

J'étais hospitalisé au moment de la première réunion du cartel d'adresse. Après cette réunion j'ai reçu, à l'hôpital, une liasse de pages écrites. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un compte-rendu de ce dont le cartel d'adresse avait été l'adresse de la part d'un cartel adressant. Il s'agissait en fait d'une liasse qui avait été donnée au cartel d'adresse en même temps qu'une parole : ces écritures étaient donc à recevoir dans le cadre plus général de cette parole adressée et non comme compte-rendu de l'adresse elle-même, en

² Ren Tostain. « Ready-made et objet a » in Lettres de l'Ecole Freudienne N° 16, Paris Novembre 1975, VIIème congrès de l'Ecole Freudienne de Paris, pp 69-78.

quelque sorte, enveloppant la parole, et qui m'aurait alors été spécifiquement destinée.

L'anonymat n'est pas de mise ici. Un membre du cartel, Jacques Teste que je ne connaissais pas, est mort. Ces feuilles écrites par les uns et les autres bordent son chemin vers la mort. La décision de faire tourner de l'écrit est issue **et** de la déclaration de cancer **et** de son renoncement à l'exercice de psychanalyste. Comme il s'agit d'écrit, je cite sa déclaration à double aspect : « *le mois de septembre a été marqué par l'annonce du diagnostic de cancer qui m'est tombé dessus. (...) Il faut que vous sachiez que l'annonce du diagnostic a été suivi d'un des moments les plus pénibles de ma vie : celui de renoncer à mon activité de psychanalyste (...).* » A son renoncement ne répond pas celui de tous ses analysants et au moins un d'entre eux ni ne renonce avec lui, ni ne le refuse : il pose **objection** au renoncement à la psychanalyse en (lui) ouvrant cette solution au et de transfert : de le retrouver à l'hôpital, d'obtenir un rendez-vous de psychanalyse, et de l'inviter au monde de la peinture.

Dans ces feuillets il est donné à chacun de lire ce que sa femme que je ne connais pas, Claudine, rapporte de plainte de son mari : qu'on ne lui parle pas, qu'on ne lui écrive pas. Est-ce que la décision d'écrire porte avec elle comme un geste de lui parler à haute voix, dans une présence affirmée ? La plainte, son écho jusqu'à son dépôt en écriture sont/font valeur

Dans le petit mot qui accompagnait l'envoi de ces notes, il m'est précisé –à mon adresse donc- qu'après quatre réunions avec Jacques Teste, sur place, je suppose les dernières en sa présence, il n'y a plus eu d'écrits.

Parce que j'ai lu, en plus du mouvement de travail, beaucoup d'amitié dans ce cartel, je souhaite, avant de continuer, appeler M. Blanchot, en soulignant qu'avant de revenir, encore et encore à ces lignes dont la tenue est sans égale, j'ai longuement erré dans ce volume, L'Amitié : « *Nous pouvons, en un mot, nous souvenir. Mais la pensée sait qu'on ne se souvient pas : sans mémoire, sans pensée, elle lutte déjà dans l'invisible où tout retombe à l'indifférence. C'est là sa profonde douleur. Il faut qu'elle accompagne l'amitié dans l'oubli.* »³ Le deuil est chose difficile.

Alors, parce qu'il y a des années, dans un cartel auquel je participais, un ami de longue date est mort brutalement, parce que, à ce moment, à la question de poursuivre le travail, l'expression de **corps mort** m'a traversé, alors m'est revenue cette manière de dire l'amarrage, au large, à une bouée suffisamment lestée. Une

question : est-ce que ce n'est pas son **amarrage à du corps** mort qui ferait une **circulation d'écriture propre à la psychanalyse** ? Je maintiens cette question dans sa brutalité comme une troisième ouverture du cartel d'adresse, après celle du **passage, par déplacement, de l'auteur au sujet** et la **soumission au défaut**.

Il y a du corps qui par l'effet d'après-coup conjugué au futur antérieur, aura été déjà mort et fonctionne, au présent, comme cause de ce qui le cause comme tel ; avec assez de consistance pour qu'une plainte ? une exigence ? une nécessité ? s'en émargent, reprises, relayées, venues jusqu'ici en un écho qui trouve à rebondir dans ces feuillets qui sont apportés, déposés au cartel d'adresse qui vous les renvoie en parole dite à haute voix pour que vous les retourniez et que tout cet enchaînement fait de voix et d'écritures déplace enfin les sens acquis. Le sens, les significations y sont déjà modifiées : c'est encore l'ami mais déjà sur le chemin de cet oubli si singulier, mais c'est déjà le psychanalyste, travaillant dans un cartel, qui fait se mouvoir, s'échanger, circuler et qui remplit là une part de la fonction du père, non pas du père mort, mais de ce père qui, dans l'après-coup, ne cesse de s'avérer déjà mort en tant que père.

Des analysants viennent dans un lieu d'hôpital visiter leur psychanalyste jusque dans l'intime de son corps déchu : des psychanalystes vont dans ces mêmes lieux visiter leurs analysants hospitalisés. Ils témoignent que la fonction de psychanalyste ne s'effondre pas du même pas. Si le corps du psychanalyste est éminemment présent à la cure, la psychanalyse, son exercice effectif, en sont constamment décollés. Ainsi la question est et reste posée de ce qui fait fondement pour la psychanalyse et qui se joue au plus vif : à un moment vital dans la vie de qui se soutient de la fonction de psychanalyste, la psychanalyse est en écart à la réalité du corps. D'une manière triviale, à un analysant qui vit un désastre physique, de son corps, le psychanalyste se doit de soutenir que; quoi qu'il en soit, la cure –si mal nommée– se poursuit : de même un psychanalyste, touché vitalemment dans son corps, se doit de porter la fonction qui l'anime jusque au-delà de l'insupportable même, au cœur de tous les impossibles.

³ Blanchot M. L'Amitié, Ed NRF. Gallimard Paris 1971. L'Amitié, pp 326-330. Cit. p 330.

Cartel d'adresse

Claude Masclef

Le 19 janvier 2008 nous les membres du cartel d'adresse avons donc été amenés à auditionner 8 cartels du dispositif sur la pratique.

Cela nous a obligé pour cette journée à inventer un procédé de tirage au sort qui n'a pas été sans effet, nous y reviendrons par la suite.(Michèle)

L'idée de ce tirage au sort nous est venue à Lille en raison du grand nombre de cartels devant s'adresser au cartel d'adresse.

De ce tirage au sort en résultait :

-un rapporteur d'un cartel adressant au cartel d'adresse

-les autres membres du cartel adressant pouvant intervenir à tout moment

-même idée pour le retour de ce cartel d'adresse devant donc cette assemblée

D'autre part le jour de cette audition, l'un d'entre nous, Serge Hajlblum se trouvait absent pour de grave raison de santé.

Evènement grave qui nous obligea à prendre un maximum de notes afin que dans les réunions de travail qui eurent lieu par la suite nous puissions avoir le plus possible de références à partager et lui rapporter.

Hasard de la nécessité de ce texte et la fonction de l'écrit a été qualifié par l'un d'entre -nous comme corps-mort(Serge) dans sa référence marine.

Dans sa référence marine un corps mort est formé par des ancres de grande dimension, au nombre de deux au moins, réunies par des chaînes, et servant à l'amarrage des navires dans les rades

Il s'en dégage ces différents thèmes pouvant faire question pour la psychanalyse aux CCAF :

1°les alternatives absences/présences de certains membres du dispositif, de leurs effets :

-d'abord le drame de la disparition de Jacques TESTE

-la maladie de Serge HAJBLUM

-la maladie également de Michèle LARNAUD, qui devait être tirée au sort le jour de l'audition des cartels,

-la nécessité impérative pour Géno MORAN de rester au repos en raison d'une grossesse difficile, à risque,

-le retrait, la disparition, d'un participant au dispositif, Jean-Jacques MOSCOVITZ, extérieur aux CCAF

-il faut remarquer que ces alternatives ne peuvent pas être réglées par avance dans le protocole lui-même

-elles vont aussi se marquer au minimum autour de l'organisation spatio-temporelle des réunions de ces cartels, comme il est convenu de dire : « les difficultés de se rencontrer » et de parler la même langue.

-le tirage au sort : pour les cartels du dispositif.

Pour le cartel d'adresse

« Qu'elle a été l'influence du petit dispositif que nous avons ajouté sur ce qui nous a été dit ? »(Michèle)

2°la fonction de l'écrit comme CORPS-MORT

-le corps des notes que j'ai là dans les mains, sous les yeux, en référence au -corpus de textes analytiques que nous partageons en commun

D'autre part d'une liasse de lettres distribuées par un membre du cartel dont faisait parti Jacques Teste .

« Ces feuilles écrites par les uns et les autres bordent son chemin vers la mort. »(Serge)

Les membres de ce cartel n'étant pas tous présents à chaque réunion, ils décidèrent de se tirer au sort pour faire un compte rendu de chaque séance qu'ils se faisaient alors circuler repassant par l'écriture

« Est-ce que ce n'est pas son amarrage à du corps mort qui ferait une circulation d'écriture propre à la psychanalyse ? »(Serge")

3°l'intime de l'analyste et ce qu'il permet de s'y déployer, d'arrêter voire de dépasser

Qu'est-ce que l'intime ?

Sous quels aspects avons-nous eu à faire sur la question de l'intime ?

« -lorsqu'il témoigne d'une conception du monde suffisamment consistante

-lorsqu'il se présente en se refusant aux principes imposés à l'autre dans le cadre d'une pratique

-l'intime lorsqu'il est dévoilé par d'autres et qu'il se révèle alors comme porteur d'une dangerosité qui se retourne vers lui »(Guy)

3°bis Le tact de l'analyste

3°ter lorsque le patient veut nous séduire(en prêtant attention à notre santé,en nous prenant un objet...),comment entrer dans la séduction pour la dépasser ?

4° la question de l'origine (Guy), qui redouble voire entrecroise celle du corps mort

5° L'universalisable de l'analyste

6° y a-t-il un ; « trop tard » par la vieillesse, la maladie, le destin...

6°bis la pratique avec les gens démunis

7° que peut-on dire à un analyste, faire en analyse ?
Tout ? certainement pas, avec au minimum crainte de rupture du cadre

L'impossible à dire est-ce un argument pour ne rien dire

« un homme vient pour arrêter de penser qu'il pourrait être une femme »

Pourrait-il venir habillé en femme ?

Pourrait-il fumer chez son analyste ?

Pourrait-il répondre sur son téléphone portable ?

Pourrait-il se taire ? ne rien dire ? un impossible à dire est-il un argument pour ne rien dire ?

Peut-il parler ? raconter un rêve ?

En restant allongé, assis ou en marchant ?

(Peut-on imaginer Schreber dans un cabinet d'analyste en train d'exonérer en jouant du piano tout en parlant ?)

Arriver ivre ?...

Et si le symptôme était le paiement lui-même... imaginez...

La question donc des limites d'une mise en acte au cours de la séance

A partir de quand l'analyste peut et doit dire non/oui cela vous ne pouvez pas le dire/le faire ici....

Peut-on apporter son symptôme en analyse ?

De quel lieu un dire ne doit-il pas sortir ?

8° l'amour maternel et sa violence psychique : jusqu'où l'analyste peut-il se laisser maltraité pour avoir accès à cet amour maternel terrifiant ?

9° il n'est pas possible de parler de pratique sans parler de l'angoisse, ce qui est retenu, ce qui est rendu.

Comment transmettre l'angoisse de ce qui est entendu, des patients, des souffrants...

Différence entre parole et écrit

10° il nous faudrait relancer la question de la mélancolie, mélancolie dans le monde mais aussi en nous, par exemple construire une fiction dans laquelle on aurait pu être un autre au lieu de ce que nous pensons être

11° la fin de la pratique de la psychanalyse : à quel moment n'est-on plus analyste et à quel moment s'arrête t'on ?

12° quand peut-on dire que le cadre analytique vole en éclats ?

13° l'ouverture/l'accueil du dispositif à des membres d'autres associations, a été pour ce premier temps très traumatisante.
Comment la poursuivre ?

14° le " parler la même langue " a été pour certains cartels une épreuve supplémentaire : " nous parlions la même langue mais pas des mêmes choses ".

Une journée à Osnabrück

Une journée à Osnabrück

Serge Hajlblum

Etes-vous allé à Osnabrück ?

Je suis retourné en Allemagne pour la première fois depuis 40 ans dans le but très précis d'aller à Osnabrück.

En train : durant l'été 1998.

Je suis retourné une semaine en Allemagne, pour passer une journée dans cette ville aussi propre que qu'un maître d'hôtel ganté de blanc servant thé et biscuits: j'y ai croisé, à une terrasse, une jeune étudiante ukrainienne, serveuse pour un été, plus belle que la plus belle des images et que le plus beau des rêves de ce jour ensoleillé.

La ville n'a, dans son apparence, pas été touchée par la guerre et ses ruines.

Sauf...

Je suis allé à Osnabrück durant l'été 1998, très précisément pour en visiter son nouveau musée.

Enchâssé dans l'ancien, son concepteur l'a voulu inscrit dans une continuité.

L'architecte s'appelle Daniel Libeskind.

Ce musée, uniquement consacré au peintre juif allemand Felix Nussbaum, a été inauguré le 18 Juillet 1998.

Le musée sans issue : c'est ainsi que le nomme Daniel Libeskind, c'est ainsi qu'il est nommé.



Au titre de sa participation au financement de la construction, le Land de Basse-Saxe a acheté la collection des cent soixante toiles restantes de Felix Nussbaum à son propriétaire, la ville d'Osnabrück, avec cette condition que, naturellement, ces toiles soient exposées dans le musée à venir.

Le prix pour les cent soixante toiles : six millions, sechsmillionen, de Deutsch Marks pour un peintre dont il est posé qu'il a ramassé dans son œuvre toute l'horreur de la persécution nazie nommée plus tard Shoah. Il est des comptes, des chiffres et des nombres...

Ce n'est ni le lieu ni de nécessité de dérouler toute la biographie de Felix Nussbaum.

Il suffit d'en poser certaines ponctuations essentielles : né en 1904 à Osnabrück : atelier berlinois brûlé en mai de l'année 1933, s'il a pensé avec ses amis et locataires de Berlin, Rudi Lesser et Fritz Steinfeld, son ami Breker de la Villa Massimo, que cette mise à feu était le fait des SA et flambait en avant-goût de ce jour du 10 Mai 1933, jour des bûchers de livres ordonnés par Goebbels, d'autres ont affirmé que l'incendie était accidentel, les derniers enfin n'ont rien dit : résidant depuis octobre 1932 à la villa Massimo, Rome, sur proposition insistante du directeur de l'Académie de Berlin, Herbert Gericke, demande faite tant en raison de la qualité de son travail que pour l'aider à se sauver d'Allemagne : Goebbels visite la Villa Massimo en avril 1933, le mois de sa nomination comme ministre de l'information et de la propagande, et se fait présenter tous les étudiants présents : le 15 mai, altercation avec Graf Merveldt sur fond et de vol d'idée de peinture et d'antisémitisme : exclu de la Villa le 17 mai et commencement de l'errance, Rapallo, Paris, Ostende, Bruxelles,; interné au camp de Saint-Cyprien le 10 mai 1940 : évadé et revenu à Bruxelles le 24 décembre 1940 : arrêté par la Wermacht le 20 Juin 1944 : déporté avec sa femme Felka Platek à Auschwitz le 31 juillet 1944 par le dernier convoi parti de Belgique : arrivé à Auschwitz le 2 août 1944 : sa mort est datée du 9 août 1944.

Ce n'est donc qu'à partir du 2 août 1944 qu'il aurait éventuellement pu croiser et entendre

l'orchestre d'Auschwitz dirigé par Simon Laks.



Triumph des Todes (Die Gerippe spielen zum Tanz). 18 Mai 1944

Le 18 mai 1944, soit un mois et deux jours avant qu'il ne soit raflé, il signe et date son dernier tableau, **Triumph des Todes (Die Gerippe spielen zum Tanz)**.

Ce tableau de Felix Nussbaum, au cœur des désastres de la vie, érige un ossuaire en orchestre. C'est en cela qu'il diffère des danses macabres des squelettes et des rondes de la mort, celle de Lübeck par exemple, ou celle de la Chaise-Dieu. Ce n'est ni une représentation de la mort comme dans les vanités du XVII^{ème} siècle, ni une scénographie de la mort entraînant la vie dans sa ronde. Il est là question de la musique jouant la vie-la mort en érigeant un ossuaire en squelettes musiciens, en les animant : il s'agit de la fête de musique faite corps et os de la mort.

Avant ce moment de la mort et du meurtre présents en leurs musiques : on peut dater de 1935¹

¹ Je me réfère au catalogue très complet. Felix Nussbaum. Art Defamed. Art in Exile. Art in Resistance. A Biographie: Eva Berger, Inge Jaehner, Peter Junk, Karl Georg Kaster,

sa dernière représentation picturale d'un musicien, (**Das Komische Konzert**). Un homme debout chante accompagné d'une pianiste

Durant huit années : le temps que musique et voix s'éteignent et se consomment dans le meurtre qui ne cesse de résonner.

Puisque datés de l'année précédant son meurtre, donc dès 1943, Felix Nussbaum peint, caché à Bruxelles, deux toiles entre autres : **Der Tot spielt im Duett**, et **Organ Grinder**. Dans la première de ces toiles, une gouache non précisément datée, un os fait le manche du violon à deux cordes, instrument d'un squelette musicien. Dans la seconde, un tourneur est accoudé sur son orgue de barbarie dans une rue que seuls des squelettes désarticulés habitent : les tuyaux de l'orgue sont faits d'os. En 1944, il peint aussi des squelettes musiciens, clarinettes et batteur, qui

Manfred Meinz, Wendelin Zimmer. Edited by Karl Georg Kaster; translated by Eileen Martin. Rasch Verlag. Bramsche. Kulturgeschichtliches Museum Osnabrück. 4ème édition, 1990-1995.

sont autant de préparations pour cette toile, **Triumph des Todes**. Ils n'ont pas de voix.

Les premiers mois de l'année 1944, jusqu'au 20 mai, sont donc, pour Felix Nussbaum, totalement tirés par la mort musicienne jouant son à venir. Dans ce moment ultime, la mort musicienne est festive, joyeuse même : prend l'horreur dans son sein, danse l'horreur comme un plaisir, une joie même.

En 1933 il a peint un tableau avec quatre tourneurs d'orgues de barbarie, dont trois chantant : **Begräbnis (Orgelspieler auf dem Forum Romanum)**. Des éléments de cette dernière toile sont liés au thème de la destruction qui apparaît alors. Il y a encore représentée de la voix qui chante.

La scène de la musique est la scène de l'horreur dansante, festive.

Gunther Grass a publié *Le Tambour* en 1959 : saga d'Oscar-Gdansk sous le double registre du tambour, *Die Blechtrommel*, et du cri. Donc mon œuvre était de destruction, dit Oscar. Et ce dont je ne venais pas à bout avec mon tambour, je le tuais par ma voix².

Au même moment, André Schwartz-Bart faisait savoir, dans un roman aujourd'hui trop oublié mais qui, en 1959, a frappé le monde comme la foudre le cœur de l'arbre, de l'amour tout autant que de la douleur, l'histoire du Dernier des Justes pris marchant son chemin de mort accompagné par la musique de l'orchestre d'Auschwitz.

Au printemps 2002, j'ai fait venir de Berlin³ un ensemble de disques constitué d'une récollection de repiquages des chants Yiddish chantés et enregistrés à Berlin entre les années 1933 et 1938. J'étais fébrile et impatient de recevoir ces onze disques faits de musiques et chants dont beaucoup avaient accompagné mon enfance : ces chants sont les mêmes dans tout le Yiddishland.

Le premier disque s'ouvre par quelques minutes de discours d'Hitler.

Il est de raison d'introduire ces chants dans et par l'horreur. Ils sont, de tradition orale, comme des contes, des récits de veillée, des poèmes de troubadours et trouvères, ils ont pour vocation d'échapper au temps et de se produire baignés de vie, de langue, de parler. Mais ils ont fini par

prendre date ; et de telles dates, comme certaines signatures, ne s'inscrivent qu'aux moments des fins. La langue allemande a éteint, étouffé, déporté sa proche, sa voisine, sa compagne, un peu son écho, jusqu'à gazer la langue Yiddish, dans son principe, dans son intime de mélodie. La langue allemande ne saurait avoir d'écho qui la refendrait : une et inentamable, elle ne supportait que de prétendre s'unir avec la langue grecque. Cette récollection mise en public en 2002, est en fait datée du moment de la déportation et de la mise à mort du Yiddish.

Alors, après la haine développée dans et par le récitatif hypnotique d'Hitler, comme une mélodie, transe immobile, vient l'écho revivant, égaré un long moment, berçant d'un air, de mots, de violons et accordéons, de voix... Toutes les hypnoses ne s'équivalent peut-être pas.

Il y a une hypnose de la rhétorique : et les tyrans ou autres dictateurs ont eu partie liée aux rhéteurs, ou ont été rhéteurs eux-mêmes. Je n'en connais pas qui se soient imposés par l'écrit, par un instrument de musique, par le chant.

Les mélodies des orateurs sont par elles-mêmes enceintes de l'horreur : elles durent jusqu'à la durée même, elles aspirent à porter toute la durée du monde, tout le temps même : le cri, déchirement du temps, inaudible, n'y a pas lieu. C'est pour cela que les dictatures sont dites éternelles, que le grand Reich était dit de mille ans.

L'hypnose des chants peut se faire tendresse et rendre possible le cri de l'horreur : ils s'arrêtent au bout d'un souffle, et rendent au possible une autre errance où les figures des autres, aimants dans ce même temps où ils peuvent se présenter terrifiants, deviennent admissibles. Ainsi sont les chants du Yiddishland : de cette extrême tendresse dans laquelle douleur et cri sourdent à fleur de mélodie.

Alors, écouter, entendre ne serait-ce qu'une phrase de cette rhétorique de haine et se laisser porter par quelques uns de ces chants, c'est appréhender une idée de l'horreur.

Très certainement, toutes les musiques juives du Yiddishland prennent leur place sur ce fond de la haine rhétorique : c'est ce qu'elles transposent dans ce qu'on entend comme leurs mélancolies. C'est ainsi qu'elles portent aussi l'horreur, parce qu'il ne saurait y avoir de fond : jusque, et surtout dans les berceuses, dans ces mélodies et ces paroles d'aimer qui sont là pour faire oublier la crainte et des jours et des nuits aux enfants, à leurs mères, à leurs pères, à leurs proches.

Ma première nuit en Allemagne, troisième semaine du mois d'août 1958, je l'ai passée à Ludwigshafen : à l'auberge de jeunesse d'où il fallait partir pour la journée, comme il était de règle. Réveil insouciant, indolent, traînant. Le

² Günter Grass. *Le Tambour*. Ed du Seuil, Paris 1961 Traduction par Jean Amsler. Livre Premier. Devantures

³ Bear Family Records. PO BOX 1154. D 27727 Hambergen

responsable de l'auberge veut nous presser, nous tous de ce dortoir rempli de jeunes voyageurs. A l'heure, il faut que la place soit nette. Dans un mouvement de générosité, je pourrais dire qu'il n'avait rien appris, rien compris. En fait : vivre autrement ne l'intéressait pas et le confrontait à un malheur : avant, il n'y a pas si longtemps, c'était tellement mieux.

Alors, il se précipite dans le dortoir, lâche son chien berger allemand sur nos couchages. Aboiements....

J'ai connu l'Allemagne par ces chiens, ce premier matin d'été après avoir franchi illégalement la frontière : parce que j'ai passé la frontière sans nulle permission. Fallait-il qu'un jeune juif demande une autorisation pour aller en Allemagne, pour voir, entendre, sentir, toucher, crier ce pays : fallait-il qu'il présente ses papiers ? Alors, la vallée du Rhin jusqu'à Köln, sauvé jusqu'à Aachen, jusqu'à Bruges, jusqu'à Bruxelles, enfin, jusqu'à Paris dans l'écho interminablement répété de ces aboiements en cet été 1958.

Osnabrück, troisième semaine du mois d'août 1998. Du soleil, une foule dans les grandes rues piétonnes : du soleil pour le 350^{ème} anniversaire du traité de Westphalie mettant fin à la guerre de 30 ans. Arrivé dans la ville ancienne, avec ses rues plus étroites, ses boutiques luxueuses. Et le musée.

Tout d'abord je ne comprends pas. Si le chemin vers le musée est aisé, l'entrée est plus délicate à trouver. Je ne comprends pas que le nouveau musée soit pris dans l'ancien : je ne comprends pas que ce musée Nussbaum soit pris dans ce qui fut le siège du NSDAP, et de la Gestapo. L'entrée, très très peu de monde. Des tableaux, dans des salles, il me semble aussi dans l'ancien musée. Je ne sais où je suis. Continuer. Continuer.

Jusqu'à une porte. Un couloir. Non : une salle rectangulaire, longue. Non, en fait un couloir juste assez étroit. La pénombre : seuls trois ou quatre toiles de fin de vie accrochées sur le mur de gauche, éclairées à peine, mais suffisamment.

Difficile. Un bruit. Non : ça vient de loin, ça se rapproche, et ça s'éloigne, en avant : un train peut-être, certainement, un train minimaliste, encore plus minimaliste qu'une musique de Steve Reich, peut-être même pas un train, mais un écho de ce qui pourrait être le roulement d'un train, sur ma tête, dans mon corps, dans le couloir, et qui s'éloigne, qui s'éloigne, et qui revient, qui revient, et qui s'éloigne et qui revient. Mais où est-ce que je suis ? J'y pense : il y a un autre mur, nu, non pas nu, des graffitis, non pas des

graffitis comme ces déchirures dans la pierre que laissent dans la hâte des ultimes moments ceux qui savent et ne savent pas en même temps, non, plus des graffitis, mais des lettres, des lignes, des écritures : des poèmes de Paul Celan gravés dans la pierre.



Un couloir : le couloir Nussbaum peut-être. Une porte

Ce couloir : les mots, les toiles, les sons, la pénombre traversée par les faisceaux de lumière allant violenter les tableaux ; la respiration se fait oppressée, on n'entend plus que ce son qui se rapproche, prend, s'éloigne, revient interminablement... Sortir : il faut sortir, trouver l'issue. A la fin, au bout du couloir, il faut aller au bout du couloir, il le faut, une porte.

Qui résiste de tout le poids du son qui s'en vient et s'en va, qui résiste de tout son poids d'acier, qui résiste à s'ouvrir. Seul tout le poids du corps peut frayer la sortie ; ce moment d'hésitation, de suspens : sur quoi donc va ouvrir cette porte ? Il me semble me souvenir, sur une salle de l'ancien musée, ou non, peu importe. Peu importe : enfin. Peu importe. Il est possible de sortir d'un couloir de musée.

A un moment, un moment, ce moment de la musique répétitive m'a transporté dans ce temps sans durée, dans cette marche sans issue.

Pour un lieu d'hospitalité

Pour un lieu d'hospitalité¹

Lucía Ibáñez Márquez

Bien souvent lorsqu'une question me travaille, je me laisse aller à l'évocation spontanée de mes premières associations.

Cette fois-ci, deux images sont venues se poser comme le fond d'un tableau qui allait se dessiner peu à peu dans mon esprit.

Mes pieds plongeaient dans le sable chaud du Sahara tunisien et ma marche avait enfin pris un rythme régulier.

J'étais fascinée par la sensation étrange de me retrouver dans des lieux différents à quelques kilomètres d'écart dans le cours d'une même journée.

La lumière du soleil et le vent caressant le sable créaient toute sorte de formes et de paysages distincts.

Souvent, je m'amusais à penser que j'aurais pu me perdre. J'avais cherché en vain à trouver quelques repères. Mais rien de cela. La diversité des paysages confondait tout et devenait, en une fraction de seconde, un seul et même lieu.

« Comment faites-vous pour vous repérer ? » avais-je demandé à un de nos guides berbère.

D'un geste rapide, il avait posé la main sur sa poitrine, puis sur sa tête. Il me signifiait ainsi le lieu de ses repères, à l'intérieur de son corps et de son esprit, comme si une cartographie intime orientait ses pas.

Dans un autre lieu, celui de mon cabinet de psychanalyste, il y a de cela plusieurs années, j'entendis une voix au téléphone. « *Je ne peux pas venir, me-dit-elle, je suis hospitalisée à nouveau, mais je tiens à avoir ma séance, venez, svp* ».

L'appel était impératif et suppliant en même temps.

Auparavant cette femme était venue régulièrement à ses séances tant qu'elle avait pu ; désormais, c'était dans sa chambre d'hôpital qu'elle allait m'accueillir. Et moi, je quittais mon cabinet pour aller la rencontrer.

Depuis, lorsque je me rends dans une chambre pour rencontrer un de mes patients hospitalisé en cancérologie, je pense au grand effort psychique déployé par chacun pour faire de cet endroit où il me reçoit, un lieu personnel.

S'interroger sur la fonction du lieu dans sa diversité lorsqu'on accueille la parole m'est apparu tout de suite une question pertinente. Les lieux, quand j'y pense, ont marqué ma vie et ma pratique d'analyste.

Comment oublier que c'est la pratique de la psychothérapie institutionnelle qui m'a amenée en France il y a déjà un bon bout de temps?

J'avais travaillé durant ces années-là auprès de jeunes schizophrènes dans des lieux les plus étonnants. Nous étions imprégnés de l'esprit révolutionnaire des soignants de l'époque, Oury, Tosquelles et d'autres, qui nous engageaient à quitter notre bureau de psy pour aller rencontrer les malades là où ils se trouvaient, si on voulait prétendre faire quelque chose d'autre avec eux qu'uniquement les médicaliser.

Dès lors la cuisine, la laverie ou la chambre pouvaient devenir, sous certaines conditions, des lieux de vie, c'est-à-dire des lieux de parole, ou comme on disait entre nous, des lieux de transfert. Mais je ne veux pas m'attarder sur mes souvenirs de ces années-là, si ce n'est pour dire que c'est dans ces lieux chargés de contrastes qu'il m'est venu clairement l'idée d'une subversion du lieu, un lieu subversif du fait de notre présence et de nos échanges entre patients et soignants. Comme si chaque mot et chaque regard façonnaient entre nous un nouvel espace et un temps autre. Nous créions ainsi à chaque fois, le lieu de nos rencontres.

Je vous livre maintenant ma première proposition : les lieux ne sont pas que des lieux concrets, définis par leurs noms, leurs espaces géographiques ou leur histoire. Les lieux sont aussi marqués par l'imaginaire collectif et par la dimension symbolique propre à chacun.

La richesse étymologique du mot latin « locus », d'où procède notre terme « lieu », recouvre une pluralité de sens parmi lesquels la sépulture, la naissance, l'origine... Cette plurivoie de sens ne pouvait mieux servir l'orientation que je désire donner à mon propos.

En effet, je suis invitée à vous parler des lieux de ma pratique, c'est-à-dire de ceux qui se réfèrent d'une part au lieu particulier de mon cabinet de psychanalyste et, d'autre part, à cet autre lieu dans

¹ Texte d'intervention à Eurocancer à la session « Regards psychanalytiques en cancérologie », le 26 juin 2008 à Paris.

un service de cancérologie dans les cliniques où je travaille.

La question que je soulève maintenant est celle de cerner un peu mieux le sort que le langage a réservé à certains lieux particulièrement signifiants. L'hôpital, par exemple, est un de ces lieux très marqués. Ce marquage introduit un risque, celui de porter dans son bagage conceptuel un trop plein de « sens ». C'est-à-dire des représentations trop associées au malheur et à la souffrance. Véhiculées par le collectif, ces représentations stigmatisent des significations plus ou moins arrêtées qui entravent la circulation des associations de pensée.

Ainsi le mot « l'hôpital », pris dans son acception commune est marqué par l'idée de la déchéance du corps, de la souffrance et de la mort.

C'est bien souvent avec cela que les patients vont à la rencontre du psychanalyste. Ils cherchent, sans le savoir, à se décaler de cette trop grande détermination du lieu et tentent d'ouvrir des perspectives singulières afin de les rendre familières et vivables.

Dans le fond, sous le coup de la maladie, l'hôpital, comme le corps, tombent dans la trappe d'un certain désastre des mots qui nomment.

Que devient en effet le mot « corps » quand ce qui le supporte dans la réalité n'est plus que l'ombre de lui-même ? Qu'arrive-t-il au mot « hôpital » quand ce lieu banalisé dans l'espace citadin se transmute en un lieu de risque et d'inquiétude ?

L'hôpital, depuis longtemps, est un lieu où on va souffrir, se soigner et peut-être mourir et, depuis relativement peu de temps, un lieu pour accueillir les nouveaux nés.

Etonnamment, au cours d'une psychanalyse, quand quelqu'un s'engage dans un trajet de parole, il n'est pas rare d'entendre parler de naissance ou de renaissance. Tout se passe comme si, par delà le dire de souffrance et de mort, persistait l'espoir d'une relance d'autre chose, d'un nouveau, d'un sursaut du désir de vie.

Intuitivement certains patients séparent le lieu des soins hospitaliers du lieu où ils espèrent pouvoir parler et penser ce qu'ils vivent. Ils me demandent alors que je les reçoive dans mon cabinet privé.

D'autres y arrivent dans un temps différé, souvent à la fin de leur traitement.

Les sujets qui ont dû traverser la maladie, ou ont encore à faire à elle, font l'expérience d'un ébranlement de leurs repères psychiques. Cela, bien entendu, implique d'emblée ce qui fonde la consistance même du corps. C'est-à-dire son image et son ancrage symbolique, soit la façon singulière, à la fois consciente et inconsciente, dont ce corps a été parlé, dont il a joui et dont il a souffert. Ceci souligne combien l'atteinte réelle

du corps fragilise toute une organisation complexe dont témoignera l'écoute de ces patients.

Leur discours, d'ailleurs, se construit bien souvent autour du corps. Ils évoquent leur corps comme s'ils parlaient de quelqu'un d'autre, comme s'ils désignaient un lieu hostile dont ils se méfient.

A les entendre, à certains moments de la confrontation à la maladie, leur corps devient un lieu essentiellement étranger.

Pour mieux saisir ce à quoi ces paroles renvoient, j'introduis ici ma deuxième proposition : penser le corps comme un double lieu. Soit le corps comme organisme soumis aux lois biologiques et ensuite le corps comme réceptacle d'une histoire singulière qui a laissé des traces significatives. Celles-ci agissent comme un marquage intime illisible qui tend à se révéler peu à peu, mais jusqu'à un certain point.

Un corps, pour un sujet humain, n'est corps que parce qu'il a affaire à la relation langagière. Il est pris depuis toujours dans l'échange de paroles, de gestes, de regards, en bref dans toute la diversité des affects et des représentations.

Le corps, en tant que tel ne parle pas, mais chacun, en revanche, parle avec son corps.

Je me souviens de cette femme qui refusait avec détermination l'ablation de son sein. A soixante cinq ans son opposition laissait tout à fait perplexe son chirurgien. Il a dès lors insisté pour que je la rencontre.

Dans un profond désarroi elle m'a confié ce que la perte de son sein représentait pour elle.

Alors qu'elle était mariée, elle avait vécu une relation homosexuelle dont elle s'était beaucoup culpabilisée. D'autant que son mari, qui était au courant, venait à peine de décéder.

La perte de ce sein donnait consistance à la hantise de toute sa vie : de ne pas pouvoir être vraiment une femme.

Pour elle la féminité, jusqu'au moment de sa maladie, restait une question très problématique suspendue en quelque sorte à ce signe, au demeurant bien discret, de ses seins. Et voilà que l'on portait atteinte non seulement au sein comme organe du corps mais d'avantage encore au signe, peut-être au seul signe signifiant, de sa féminité en souffrance.

C'est dire que le lieu du corps est d'une grande complexité. De fait, il est toujours tissé de langage et des avatars d'une histoire singulière.

Il n'est pas sans intérêt de signaler ici que toute une chaîne sémantique se déploie autour de la double racine latine (*hostis-hospes*) qui a engendré les termes d'hôpital, d'hospitalité et d'hostilité.

Si « *hostis* » et « *hospes* » signifient tous deux « l'étranger », pour ne souligner que ce trait, le

premier le considère sous l'angle de l'ennemi, suspect et malvenu, alors que le second l'accueille comme un hôte.

L'étranger accueilli rencontre aussi l'étranger qui l'accueille.

Le vécu de chaque patient est évidemment toujours singulier. Néanmoins, chaque patient a à se débrouiller avec cet étranger en soi que représentent la maladie, la souffrance et la présence de la mortalité.

Une grande difficulté réside dans le fait d'entendre le paradoxe qui s'exprime dans l'écart entre l'étranger comme ennemi à rejeter et l'étranger comme hôte à accueillir et à soigner. Sans doute un tel paradoxe se manifeste aussi du côté des soignants.

Un soignant, lui aussi, doit se débrouiller avec sa propre subjectivité, suivant qu'il considère la maladie comme un corps étranger à combattre ou alors à soigner.

J'en viens maintenant à ma troisième et dernière proposition qui se rattache plus particulièrement à ma pratique de psychanalyste. Celle de considérer le transfert comme un hors lieu.

Si le lieu de l'analyste, qui tient au style de sa subjectivité, participe du transfert dans la cure, ce n'est pas du même ordre que ce qui se produit dans la pratique à l'hôpital.

Dans celle-ci, le lieu de la rencontre est nettement moins marqué de la subjectivité de l'analyste. Le lieu n'est pas fixe mais il se construit au fil de séances et n'est pas nécessairement matérialisé quelque part.

Je voudrais préciser que si l'écoute analytique soutient ma pratique hospitalière, ce que certains patients engagent dans leurs séances tient vraiment du travail analytique. Mais, l'hôpital n'est pas, comme tel, un lieu propice au dispositif cadré de la cure.

Dans le cabinet du psychanalyste, la présence du divan et du fauteuil jouent une fonction certaine. Contre tout cliché médiatique, le passage au divan et à l'association libre, ne se fait pas d'un seul coup.

Parvenir à laisser tomber le regard de l'analyste implique une autre adresse à la parole. Ce qui devient possible durant le travail du transfert, c'est que « ça parle et que ça s'adresse sans savoir exactement à qui ». L'analyste n'est plus dans ce cas, qu'un tenant lieu, un facilitateur d'adresse.

A quoi se prête alors le psychanalyste à l'hôpital ?

Dans une chambre d'hôpital, il y a et il n'y a pas d'intimité.

Chaque patient s'y découvre dans sa fragilité et sa nudité la plus extrême. Une nudité qui n'a plus

que de très lointains rapports avec celle du corps qui s'offre aux délices de l'amour et de la jouissance.

Dés lors, si le corps n'est plus qu'un organisme, le risque serait de se vivre subjectivement comme mort avant l'échéance réelle de la mort.

A quoi donc se prêterait un psychanalyste à l'hôpital si ce n'est à donner une consistance symbolique, un hors lieu transférentiel, aux destins de l'étranger en soi, ce par quoi la parole peut encore insuffler de la subjectivité à un corps en souffrance.

Je suis entrée dans la chambre. Le peu de lumière qui perçait par les volets entre-ouverts laissait entrevoir quelques formes. Un corps presque disparu faisait flotter les vêtements sur le lit.

J'entendis une voix familière : « *Qui est là ?* »

Un souffle m'échappa : « *je suis là* »

Puis la voix à nouveau : « *je ne peux plus vous voir* »

La voix parlait et résonnait dans ce lieu où tout mon corps devenait oreille.

Je me suis assise auprès de cette voix et comme prise d'épuisement, mes yeux se sont fermés.

Alors ma voix susurra : « *moi non plus, je ne vous vois pas, mais je peux vous entendre* ».

Dans l'air vibrant de ce lieu de nulle part, ou presque, une voix, l'entrecroisement de nos deux voix et de nos silences, sans doute, sauvait la présence des corps encore habités par le désir. Fût-ce celui de dire encore,... en corps.

Du "FLU-MU" dans les rencontres franciliennes

Du "FLU-MU" dans les rencontres franciliennes

Claire Colombier

Avec la participation involontaire et filtrée de tous les participants à ces rencontres, et la participation indirecte mais acceptée de Martine Delaplace qui avait proposé une synthèse de notre première rencontre.

C'est déjà loin, (nous avons loupé le coche du dernier *Courrier*), le souvenir précis des échanges s'est estompé, mais les questions sont toujours présentes.

Le cadre : un restaurant du 14^{ème}, qui nous accueille pour un « travailler » de 18h à 20h, suivi par un dîner de 20h à ...

Les temps : deux « travailler-dîner », en mars et en mai, qui ont réuni en tout une quinzaine de personnes, certains étant présents aux deux réunions.

Le travail : si l'idée initiale était de se rencontrer pour essayer de constituer au moins deux cartels, dont chacun pourrait être un lieu d'adresse pour l'autre, si certains sont venus avec des propositions de travail précises, désignant même parfois les partenaires souhaités, ce qui s'est dessiné, c'était plutôt ce projet de rencontres « flou-mou » - ou bien « flu-mu » pour les Méditerranéens - qui nous donnerait encore le temps de tourner autour des pots, sans présupposer de la forme ni du sujet de travail.

Les « petits cailloux blancs » de nos échanges, (j'emprunte cette expression au CR de Martine) :

- la question de l'amour et du sentiment.
- Le bruit, le brouhaha environnants, envahissants. L'écoute d'une parole sur l'amour et le sentiment est-elle encore possible dans ces conditions ?
- Déplacer la psychanalyse vers la culture et la littérature.
- La voix, la musique, lalangue .
- Juliet/Becket, et aussi Virginia Woolf.
- Les malentendus de la parole, essentiels, ou plus présents aujourd'hui dans la cacophonie ambiante ?
- Les balbutiements de la parole, les flots, les mots qui surgissent dans les paroles de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.
- Une expérience de transcription et de reprise en récit des paroles de personnes délirantes, pour en témoigner.
- Ce qui se dit et ce qui s'écrit.
- La question du style et du moment de la paternité, (et pas de la maternité). Etre un père unique pour chaque enfant à un moment donné de sa vie.

En serait-il de même pour l'analyste et ses patients ?

- Le style, c'est la voix.
- La brillance de l'objet *a*.
- Les formes actuelles de résistance à l'analyse.
- Le livre de Philippe Claudel, le rapport de Brodeck.
- La question humaine (livre et film).
- Pascal Quignard, ses textes (en particulier *La haine de la musique*), le son de sa voix.
- Annie Ernaux *Les Années* ou la petite histoire et la grande histoire
- Christopher Lasch (demande à Pierre Eyguesier de nous en parler). - etc

Il faut ajouter à cela une réflexion sur la proposition de Christian Oddoux, lors du début de la deuxième soirée flu-mu mais surtout lors d'une rencontre « travailler sans dîner » où nous étions 5 au cabinet de Christian, pour nous éclaircir mutuellement les idées sur ce possible fonctionnement, qui est à la fois nouveau, mais renoue avec la « tradition » des cartels, revivifie ce qui a déjà été envisagé mais ne s'est pas réalisé.

Je terminerai en disant que je m'accommode fort bien pour le moment de cette absence de cartel francilien et poursuit tranquillement mon travail sur « la musique, le silence, la langue », le laissant emprunter des chemins imprévus, fidèle donc en cela à l'esprit « flou-mou » qui a présidé à nos rencontres.

Je pense que c'est aussi un effet de nos échanges, si cet été, j'ai enfin ouvert deux livres qui attendaient dans ma bibliothèque : - *Le savoir déporté* d'Anne-Lise Stern et *Histoire et trauma* de Françoise Davoine et Jean-Marc Gaudillière

Je me suis demandée pourquoi il avait été si peu question aux Cartels de ces deux livres. Seul Serge Hajlblum a réagi au second, par un texte paru dans *le Courrier*. Mais j'ai l'impression d'un grand silence sur le premier.

Peut-être en parlerons-nous dans une prochaine rencontre francilienne ?

Paris le 11 septembre 2008

Lectures

Bibliothèque pour une île déserte

Isabelle Durand

Voici quelques poésies découvertes cet été au hasard des rencontres sur les chemins de France : Thanh-Vân Tôn-Thât *Le pays d'avant* (Editions Portaparole.)

Et aussi : *Chêne et chien*, de Raymond Queneau.

Départs
J'écris
Je crie
A ceux
Qui n'ont derrière eux *Que l'ombre d'un village*
Un sourire sans visage
A ceux qui ont rêvé
A ceux qui ont marché
A ceux qui ont perdu
Pas à pas dans les rues
Le doux parler natal
Et qui ont toujours mal
A ceux qui ont creusé
La tête baissée
Leur sillon
Peu profond
A ceux qui ont tardé
A ceux qui ont gardé
La cicatrice vive
Le sang d'une autre rive
A ceux qui entendent encore
Le murmure des morts
A ceux qui savent se taire
Qui chercheront la terre
Reniée des ancêtres
Et qui mourront peut-être
Loin du pays enfoui
Dispersé dans la nuit
À ceux qui ont menti
Croyant avoir trahi
Sans le savoir
Sans le vouloir
A ceux qui voudraient bien
Repartir
Plus loin
Revenir
Retrouver
Les bruits et les odeurs
Des rues de l'enfance
Et de nos vies en miettes.

Thanh-Vân Tôn-Thât

*Je me couchai sur un divan
et me mis à raconter ma vie
ce que je croyais être ma vie
Ma vie, qu'est-ce que j'en connaissais ?
Et ta vie, toi, qu'est-ce que tu en connais ?
Et lui, là, est-ce qu'il la connaît,
Sa vie ?
(...)
Enfin me voilà donc couché
Sur un divan près de Passy
Je raconte tout ce qu'il me plaît :
Je suis dans le psychanalyse
(...)
Il faut (...) tout dire, et le plus difficile,
Si je n'hésite pas
narrer des écarts sexuels et infertiles,
Ce m'est un embarras
De parler sans détours de mort et de supplices
Et d'écartèlements
De bagnes, de prisons où de vaches sévices
Rendent quasi-dément*

*Mais ces liens à leur tour tomberont dénoués
Les symptômes s'expliquent
Comme le crime en fin d'un roman policier
-mais ce n'est pas un crime !
Car si privé d'amour, enfant, tu voulus tuer
Ce fut toi la victime.*

Chêne et chien, Raymond Queneau (extrait)

Transferts de lecture

Delphine de Roux

Il est beaucoup question des dispositifs aux CCAF - de la pratique, de la passe, de l'accueil - et nous en mettons au fil des années à l'épreuve la pertinence à nous soutenir dans notre pratique d'analystes, dans notre pratique de l'analyse et, disons-nous, d'un certain lien social. Non sans interroger aussi leurs limites pour ce qui concerne nos rapports à la théorie - analytique, mais pas seulement - au politique et au social, au sein d'une association pour la psychanalyse. L'espace et le temps que ces dispositifs offrent à chacun pour une prise de parole singulière et les effets de déplacement et d'élaboration qu'amène le témoignage indirect sont en tout cas pour moi des points forts du style de travail et de transmission mis en œuvre aux CCAF.

Par ailleurs, (mais s'agit-il vraiment d'un autre lieu ?), j'ai fait depuis longtemps le constat qu'il y a dans notre association beaucoup de lecteurs, et que les références à des lectures, des auteurs, dans le champ de la psychanalyse mais aussi dans d'autres, y sont fréquentes et souvent stimulantes lorsqu'elles s'énoncent verbalement. A l'inverse, peu ou pas de traces écrites en résultent, entre autres dans *Le Courrier*, ce dont nous nous plaignons, invoquant une symptomatique inhibition à l'écriture qui serait largement partagée, au moins dans notre association... Plutôt que de la penser comme une pathologie récurrente des analystes, je fais aujourd'hui l'hypothèse qu'entre le temps de la lecture et celui où l'écriture pourrait advenir, serait un autre temps logique, d'énonciation, celui d'une mise en voix et en oreille de la lecture, adressée à de bons entendeurs. Ceci m'a amenée à penser au dispositif suivant, que j'ai d'ores et déjà proposé à quelques collègues pour une prochaine mise en œuvre.

Premier temps de ce dispositif, celui d'une lecture singulière, solitaire, qui amène l'un d'entre nous à l'envie de dire à d'autres et d'écrire, à propos de ce livre, de cet auteur, de cette lecture.

Dans ce **deuxième temps**, un groupe d'auditeurs ou plutôt d'inter-locuteurs est convoqué, pour une rencontre où le lecteur pourra faire entendre le vif de sa lecture, de ses points d'intérêt, des questions, des élaborations qu'elle

aura suscitée chez lui. Un des membres du groupe au moins aura préalablement accepté de lire ce livre et pourra en être le discutant, les autres réagissant ensuite librement à partir de ce qu'ils auront entendu.

Au **troisième temps**, le lecteur revenu à sa solitude pourra alors se faire « écrivain » d'un texte à propos de sa lecture, qui sera adressé au *Courrier* des CCAF.

Les prés requis de ce dispositif qui me semble pouvoir être léger et modulable dans sa forme, sont les suivants :

Que ceux qui s'y engagent acceptent d'y tenir les différentes places, dans le temps qui sera le leur, la place de « lecteur-écrivain » étant sans doute la plus mobilisatrice en temps et en énergie.

Que celui qui, son moment venu, propose aux autres une lecture, s'engage du même coup dans le troisième temps du dispositif, celui de l'écriture d'un texte destiné au moins au *Courrier*.

Que pour chaque temps de travail en groupe, la lecture proposée soit connue à l'avance, et qu'au moins un des membres du groupe accepte d'avoir lu le livre pour pouvoir en être le discutant.

Que le nombre de participants à ce groupe (c'est à dessein que je ne l'appelle pas cartel) soit congruent avec le projet de travail, (vraisemblablement entre quatre et huit personnes), ainsi que le rythme de ses rencontres.

Sur les bases de ce dispositif un groupe s'est constitué à Montpellier ; il commencera son travail dès le mois d'octobre.

**Inter-Associatif Européen
de Psychanalyse**

Compte rendu de la coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse des 17 et 18 mai 2008

Bernard Delguste

Associations responsables du secrétariat de la coordination :

Groupe d'Etudes Psychanalytiques de Grenoble et Association Lacanienne Internationale.

Lieu : local de l'ALI

Associations présentes :

Acte Analytique
Analyse Freudienne
Association Lacanienne Internationale
Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne
Cercle Freudien
Ecole Belge de Psychanalyse
Errata
Gezelschap voor Psychoanalyse et Psychotherapie
Groupe d'Etudes Psychanalytiques de Grenoble
Mouvement du Coût Freudien
Psychanalyse Actuelle
Psykoanalytik Kreds
Questionnement Psychanalytique
Séminaires Psychanalytiques de Paris
Société de Psychanalyse Freudienne

Excusés :

Invencio Psicoanalitica
Insistance
Groupe Antillais de Recherche et d'Etudes de Formation Psychanalytique

Points à l'ordre des journées :

1- Approbation du compte-rendu de la coordination des 2 et 3 février 2008.

2- Dernières informations sur le séminaire des 7 et 8 juin 2008 à Lille, organisé par le Cercle freudien : « Pourquoi des associations de psychanalyse ? »

3- Le séminaire des 6 et 7 décembre 2008 à Bruxelles, organisé par Acte Analytique : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres ».

4- Informations sur les projets de colloques :
- Sur l'initiative de Michel Guibal : « Une histoire de l'I-AEP ».

- Sur l'initiative des délégués de l'ALI, Michel Jeanvoine et Bernard Delguste : « Actualité de Massenpsychologie ».

5- Informations sur la politique éditoriale de l'I-AEP par Gérard Albisson.

6- Informations sur le site Internet par Guy Mertens .

7- Questions diverses

La réunion débute par un petit mot d'accueil. L'animation est assurée par A. Maître, le CR par B. Delguste.

1 Approbation du CR de la réunion précédente

Le CR est approuvé. Il est fait remarqué qu'il serait préférable que les CR des coordinations soient diffusés le plus rapidement possible.

2 Prochain séminaire à Lille

- Il y a eu une large diffusion via les mails + via papiers pour les personnes intervenantes.
- La visite du musée est annulée mais le déjeuné y est maintenu.

- Confirmation de la navette entre la salle et le restaurant pour la soirée du samedi. Rappel : s'inscrire rapidement chez Isminie Mantopoulos pour la participation au repas du soir.

- Il est demandé de ne pas tarder à s'inscrire au séminaire vu le nombre limité de places. Ce côté assez restreint du nombre des participants (+/- 120) correspond à la volonté des organisateurs qui ont souhaité de la sorte favoriser largement les échanges avec la salle. Les orateurs feront des interventions assez courtes (20 minutes) puis échanges avec la salle (50 minutes). La parole sera également donnée à un collègue n'appartenant volontairement à aucune association.

Il s'ensuit une discussion qui aborde diverses questions (qui finalement seront reprises à Lille)

touchant à l'inter-associatif : le bien fondé du lien inter-associatif entre psychanalystes selon une triple direction : l'insistance sur « inter », sur « le trait d'union », sur « associatif ». Existe-t-il une nécessité logique au lien inter-associatif et si oui, cette nécessité est-elle du même ordre que celle qui lie les analystes entre eux au sein d'un groupement ? De quel type de représentativité est investi ou s'autorise le délégué ?

Nous en venons à faire référence à la situation politique en Belgique (et également au Danemark) comme exemplaire d'un lien « inter » qui a de plus en plus de mal à se maintenir. Cette « crise de l'inter » est sans doute à mettre en lien avec des tendances au repli sur un imaginaire collectif rassurant et qui exclut l'altérité. Un lien est fait avec les événements actuels en Afrique du Sud et en Italie.

De cette discussion, nous voyons que la question de l' « inter » est une question complexe et qui est en rapport avec le contexte politico-social actuel. Et pas simplement dans un rapport de type « inclusion » mais également dans un rapport plus subtil, car c'est bien aussi ce contexte politico-social (à entendre au sens large comme appartenance à une culture, à une langue, etc.) qui agit en traversant, de manière insidieuse, les associations de psychanalystes et en venant marquer certaines positions des analystes. L'I-AEP s'est-il suffisamment ouvert à ces questions de langues, de cultures ?

3 Projet Histoire de l'Inter

Retour sur cette idée, à ne pas prématurément figer dans sa forme (colloque par exemple), à l'initiative de Michel Guibal, qui y voit l'occasion de lancer un lieu, un lieu de recueil d'archives, de documents et des traces de mémoire, en vue de transmettre quelque chose de cette mémoire et de dégager la signification de ce qu'on fait à l'I-AEP. Un tel lieu à constituer – homogène à la forme de l'I-AEP - prend du temps et se distingue nettement d'un travail d'historien au sens d'une collection objective et rationnellement ordonnée des faits. Un tel lieu permettrait aussi de sortir de la bureaucratie qui guette toutes les institutions. Un souhait est donc lancé de constituer des archives et de refaire fonctionner sa mémoire.

A propos de ce travail de mémoire, nous en venons à interroger l'I-AEP dans sa représentativité européenne actuelle (très limitée en fait) et à nous questionner sur les raisons de ses frontières. Pourquoi ne pas contacter d'autres pays ? Pourquoi certaines tentatives de contacts ont-elles

échouées ? On cite l'exemple de la Hongrie, de l'Italie, de l'Allemagne, on reparle du retrait de l'Inter de l'association luxembourgeoise. On rappelle l'exemple de Cheng Du et de ses avatars avec l'Inter. On fait le point sur le contact avec le collègue russe. Comment l'I-AEP peut-elle se laisser questionner par ces revers ? Est-ce sa structure (qui accueille des associations et non des individus au un par un comme à la Fondation), son unilinguisme, certaines positions mal vécues ?

Il ressort de ces débats :

- l'Inter, via J.C. Delay, poursuit les contacts avec le collègue russe
- tant pour Cheng Du que pour l'association luxembourgeoise, et en dépit des courriers qui leur ont été adressés, leur départ est resté sans mot. Faut-il dès lors envisager une procédure de sortie de l'Inter ?
- des contacts seront pris vers « le sud » par Albert Maître
- le lieu dont parle Michel Guibal prendra la matérialité d'un disque dur sur lequel il rassemblera des témoignages, des documents, des entretiens, etc. Appel est fait ici à ce qu'on lui transmette ce matériel via son adresse mail : ludus1@free.fr

4 Site internet

Il nous est apparu, lors de nos échanges sur ce point, important de pouvoir nous donner la possibilité de prendre des décisions afin de faire concrètement avancer ce projet de site. Ainsi en est-il à propos des questions suivantes : quel type de mise en forme pour la page d'accueil, quel contenu et quelle langue pour cette page, structuration et contenu partie privée / partie publique, comité de rédaction.

1- Page d'accueil, mise en forme de la partie visible du site

Guy Mertens a fait trois propositions à la coordination. Nous retenons la troisième, à savoir celle « plus soft » avec menu en dessous.

2- Contenu, langue

Faire en sorte que cette page d'accueil soit vivante et accrocheuse. A envisager : mobilité, photos, sons (attention aux droits d'auteurs), mise à jour régulière.

En deux langues au moins : français et anglais.

Contenu textuel de la page d'accueil : un petit groupe va se mettre au travail pour tenter de produire un texte présentatif et provisoirement consensuel de l'I-AEP, à faire circuler dans les associations via le secrétariat pour approbation.

3- Structure partie publique / partie privée

Que chacun puisse retrouver sa langue dans la partie privée.

Pour fournir le site, Guy Mertens rappelle qu'on doit lui faire parvenir le matériel (anciens CR, statuts, divers articles, etc.)

Nous retenons l'idée d'une structuration du site en trois niveaux :

- partie publique : accessible à tous, comprenant page d'accueil, agenda, histoire, activités.
- partie privée 1 : accessible à tous les délégués et uniquement à eux, comprenant les CR des coordinations, des débats d'actualité,
- partie privée 2 : accessibles à tous les membres de toutes les associations de l'Inter, comprenant des échanges, des textes, des informations, etc.

4- Comité de rédaction

Un petit groupe constitué de D. Van Bunder, G. Mertens, F. Cohen, C. Brigandiot, J.C. Delay, Fr. Petitot prend le nom de comité de rédaction du site et se réunit afin d'écrire un texte présentatif de l'I-AEP.

A l'occasion des décisions prises à propos de ce site, font retour diverses questions concernant le fonctionnement de l'I-AEP telles que les procédures de décision, la validation des CR, la représentativité du délégué.

La discussion sur le contenu du petit texte présentatif a redonné du corps à la question de l'identité de l'Inter (faut-il faire référence à l'enseignement de Freud et de Lacan, faut-il spécifier que l'Inter n'est pas une fédération, est-il approprié de se rapporter à un acte fondateur, etc.) et à celle du type de lien entre une association membre et l'Inter (l'idée étant que chacune des associations membres de l'Inter puisse faire part de ce que représente spécifiquement pour elle son engagement à l'Inter).

5 Proposition des CCAF

Les délégués des CCAF ajoutent quelques précisions au courrier qu'ils ont fait parvenir aux délégués via le secrétariat et dans lequel une invitation était faite aux membres des associations de participer aux cartels : c'est un engagement sur la France entière, pendant 18 mois, chaque cartel définit sa fréquence de rencontre.

Rappel : possibilité d'écrire un petit texte, au plus tard pour fin juin, sous forme d'un récit fictionnel afin de donner suite au séminaire de décembre 2007.

6 Suite groupe de travail Massenpsychologie

Les délégués ALI reprennent leur proposition énoncée à la coordination précédente de travailler l'actualité de « Massenpsychologie », dans le cadre de groupes de travail inter-associatif, groupes de travail qui déboucheront peut-être sur un éventuel projet de colloque.

En Belgique, la proposition de constituer un tel groupe a eu un petit écho, en France pas encore. A poursuivre, se mettre en lien avec Michel Jeanvoine ou Bernard Delguste si intérêt.

7 Le séminaire des 6 et 7 décembre 2008 à Bruxelles, organisé par Acte Analytique : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres ».

Les délégués d'Acte Analytique nous font part des raisons qui les amènent à proposer ce thème pour un prochain séminaire. Cette question de la proposition d'octobre 1967 de Lacan a déjà fait l'objet d'un travail sous forme de colloque au sein de leur association. A quel point une association donne-t-elle la prépondérance ? Etre à la hauteur, à la clinique, à l'autorisation ? Autre question de Lacan : en quoi suis-je autorisé à parler ?

Du débat avec la salle, il ressort la question des raisons de la constitution d'une nouvelle association, et les résonances et jeux de signifiants entre auteur, hauteur, autoriser, auto-risée, écriture, invention... On en vient à dire que « s'autoriser » n'est pas autonomie et que « s'autoriser » ne peut se déployer que selon une modalité singulière, à réinventer, sans que cette (ré)invention ne devienne une exigence surmoïque mais plutôt une disposition, disposition qui a à voir avec le désir de l'analyste.

8 Politique éditoriale

Gérard Albisson, d'une position dorénavant extérieure, désire poursuivre son travail éditorial en compagnie du groupe de rédaction (J.J. Leconte, F. Cohen, Cl. Colombier) qui a œuvré aux publications précédentes.

Il est décidé à la coordination de confier ce travail à G. Albisson.

G. Albisson envisage de travailler à la modification de la maquette de la publication, aux mêmes conditions matérielles. Le comité éditorial prend en charge le travail de mise en page, de corrections, de lecture, etc. Pour tout travail éditorial, il faut donc se mettre en lien avec ce comité en lui envoyant les textes (format Word).

On émet l'idée que la publication d'une activité de l'Inter pourrait faire l'occasion d'un après-coup, d'un retour sur l'activité.

Lien entre site internet et publication : possibilité de mettre en vente sur le site les publications de l'Inter.

Dernières informations :

Un courrier sera envoyé au début de septembre pour préciser le lieu de la coordination suivante ainsi que son ordre du jour. Veuillez faire parvenir d'ici là les points que vous voulez inscrire à cet ordre du jour.

Composition du prochain secrétariat de la coordination : Les CCAF et le Groupe Antillais de Recherche et d'Etudes de Formation Psychanalytique.

Avis de recherche

Pour donner suite à la proposition de Michel Guibal, un groupe s'est formé, constitué de délégués à l'I-AEP : Fabienne Ankaoua, Frédéric Bieth, Jean-pierre Holtzer et Michèle Skierkowski.

Afin de constituer les archives de l'I-AEP, nous sommes à la recherche des premiers documents concernant la constitution de l'I-AEP.

Si vous en possédez, confiez-les-nous afin que nous les numérisions. Nous vous les rendrons, bien sûr.

Annonces

A l'occasion de la

JOURNÉE MONDIALE DE LA PHILOSOPHIE

et du

60^{ème} Anniversaire

de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme

La Revue INSISTANCE

Organise le Colloque

« INCONSCIENT - DROITS -SAVOIRS »

Le jeudi 20 et le vendredi 21 novembre 2008

UNESCO - Salle 1

125, Avenue de Suffren – Paris VII

INSISTANCE

Art - Psychanalyse - Politique

5, rue Vicq-d'Azir

75010 Paris

Tél: +33 1 45 80 44 63

<http://www.insistance.asso.fr/>

Parution



Parution prochaine (octobre 2008):

Fernand Deligny :
"L'Arachnéen et autres textes"

Annonce

Jean -Philippe Kempf nous informe de la parution d'un ouvrage auquel il a participé et nous transmet l'invitation suivante :

Artt et littérature

Et les Éditions Voix d'Encre

Vous invite à une rencontre avec les auteurs et les illustrateurs de :

Passions à vivre

Passions à lire

Samedi 11 octobre 2008-09-16 de 17 à 19 heures
Librairie Art et Littérature
120 bd. Du montpearnasse
75014 Paris

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra ...
début janvier 2009
Vos textes le plus tôt possible bien sûr...
Michele.skierkowski@free.fr*

*Isabelle Durand a changé d'adresse e-mail et
nous avons accueillis comme membres des
CCAF Geneviève Abecassis, Jérôme Galien et
martine Lesbats-Aimedieu.*

Annuaire

Annuaire des membres de l'Association Octobre 2008

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbès Bât. A
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères
Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 77 95
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieua@wanadoo.fr

M. BIETH Frédéric

Prof. : 21, rue au Maire, 75003 Paris
Tél. prof : 01 42 77 22 12
Tél. : 01 44 61 75 13
E-mail : frederic.bieth@free.fr

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, 75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

M. CHOUCHAN Pierre

31, rue du Fossé
78600 Maisons Lafitte
Tél : 01 34 93 92 32

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 34 95
Fax : 05 45 61 71 61
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens
31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

Mme COLOMBIER Claire

58, rue de Crimée 75019 Paris
Tél. : 01 43 79 35 27
Fax : 01 43 79 35 27
E-mail : clairecolombier@wanadoo.fr

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D
84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 57, rue Caulaincourt, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 45
E-mail : martinedelaplace@free.fr

M. DELOT Daniel

Prof. : 585, avenue des Déportés, 62251 Hénin-Beaumont
Tél. : 03 21 20 00 97
Privé. : 162, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

M. DEMANGEAT Michel

39, rue Charles Monselet. 33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 81 30 05

Mme DENECE Estelle

150, bd du Montparnasse, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

résidence Le Lèz, Bt B.
14, rue des Roitelets, 34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
Tél. privé. : 01 40 51 71 60
Fax. : 01 45 21 49 15

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : jeanericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DURAND Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles
38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : 52, rue Auguste Renoir
38420 Le Versoud
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelle.durand68@gmail.com

M. EYGUESIER Pierre

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchiseur@wanadoo.fr

M. GALIEN Jérôme

Avenue du 8 mai
34000 Montpellier
mobile : 06 22 53 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

M. GAUTRET Frank

185 bd Vincent Auriol esc.32
75013 Paris
tel : 01 45 84 59 86
Tél. mobile : 06 14 10 54 81
E-mail : frank.gautret@free.fr

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59

M. HAJLBLUM Serge

11 bis, rue du Val de Grâce, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 46 34 15 44
E-mail : sh44@free.fr

Mme HERAIL Claudine

4 rue des Roches rouges
34 080 Montpellier
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

44, rue du Colombier 45000 Orléans
Tél. et fax : 02 38 62 13 39
Tél. mobile : 06 80 02 43 27
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
Priv. : Château le Villareil, 34190 Brissac, Ganges
Tél. prof.: 04 67 73 42 81
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne

Prof. : 19, rue Condorcet, 84 100 Orange
Tél. : 04 90 34 66 08
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. KEMPF Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 82 81 96 82
jphkempf@wanadoo.fr

M. LADAS Costas

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : 5, place du Champ de foire
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. :
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LARNAUD Michèle

514, rue de l'Aiguelongue, 34090 Montpellier
Tél. et fax : 04 67 63 28 20
E-mail : michelelarnaud@orange.fr

Mme LE NORMAND Martine

6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. Prof. : 03 85 39 14 45
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

Mme LESBATS-AIMEDIEU Martine

29, ter rue Colbert
13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimesdieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
E-mail : levaguerese.dominique @neuf.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.maitre@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01

M. MASCLEF Claude

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MORAN Géo

76, Fbg. Bonefoy
31 500 Toulouse
Tél. : 05 61 11 77 53

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Roussellet, 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 :26, rue Lemercier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddoux@orange.fr
Site internet : www.oddoux.net

Mme PAVEAU Marie-Anne

104, rue des Maraîchers 75020 Paris
Tél. : 01 44 74 75 12
E-mail : marie-anne.paveau@libertysurf.fr

Mme PERRIN Maryse

41, rue Robert 31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse-perrin.estarlie@wanadoo.fr

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bphesans@teaser.fr

M. PRINCÉ Jean

Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux
Tél. : 02 31 22 32 56
E-mail : prince@tiscali.fr

M. RAPPAPORT Sylvain

Prof. : 117, rue du Théâtre 75015 Paris
Tél. : 01 45 77 42 28
Privé : 71, rue Fortineau 41500 Mer

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Tél. privé : 03 86 65 37 67
E-mail : marie-fra@neuf.fr

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christine.roosen@wanadoo.fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@wanadoo.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

Mme SOTTY Annie

Prof. : 187 bis, rue du Val de Saire 50100 Cherbourg
Tel : 02 33 53 45 20
Privé : rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

M. VALLON Serge

106, Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Mme WILDER Françoise

227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 54 03 04
Tél. privé. : 04 67 54 76 97
Fax. : 04 6 7 54 67 54
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

M. WILDER Sean

227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 54 03 03
Tél. privé. : 04 67 54 76 97
Fax : 04 67 54 67 54
E-mail : sean.wilder@orange.fr

Annuaire des correspondants de l'Association Octobre 2008

M. BOURJAC Pascal
81, avenue des minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire
14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine
17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

M. BRUTINAUD Bernard
9 bis rue des Cordeliers
18000 Bourges

Mme COLOMBANI Margaret
116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

M. DEUTSCH Claude
9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deuschclaude@neuf.fr

Mme De VANDIERE Renée Ariane
84, boulevard Beaumarchais
75011 Paris

Mme DRAY Monique
4, rue du Clos Notre Dame
63000 Clermont-Ferrand

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline
3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. GROS Michel
16 rue Georges Clémenceau
06400 Cannes

M. LAB Pierre-Henry
127, avenue Jean Jaurès
59 790 Ronchin
Tel : 06 80 06 50 89

Mme LAIDIN Marie
35 bis, rue Victor Hugo
16340 Isle d'Espagnac

M. LEMESIC Peter
19, rue Jules Guesde
34080 Montpellier

Mme LIOUX Claude
Bât. B – 17 avenue d'Assas
34000 Montpellier

Mme MASCLEF Augusta
31, rue des Capucins
59400 Cambrai

M. MASSON André
37, rue Tarin
49100 Angers

Mme RAINHO Elisabeth
1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick
53, rue de l'Amiral Mouchez
75013 Paris

Mlle SEINE Raymonde
22, rue Saint-Denis
86000 Poitiers

Agenda

Décembre 2008

Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

6 et 7 décembre

à Bruxelles

"L'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres"

organisé par Acte Analytique

Janvier 2009

Assemblée Générale des CCAF

17 et 18 janvier

Mars 2009

Journées des cartels

14-15 mars ou 21-22 mars

Juin 2009

Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

6 et 7 juin

à Bruxelles

"Les formations du psychanalyste"

organisé par le Questionnement Psychanalytique

Assemblée générale des CCAF.

20-21 juin

Septembre 2009

Journées des cartels

27-28 septembre

Décembre 2009

Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

5 et 6 décembre

« La violence de la langue, des langues »

Organisé par la Société de Psychanalyse Freudienne